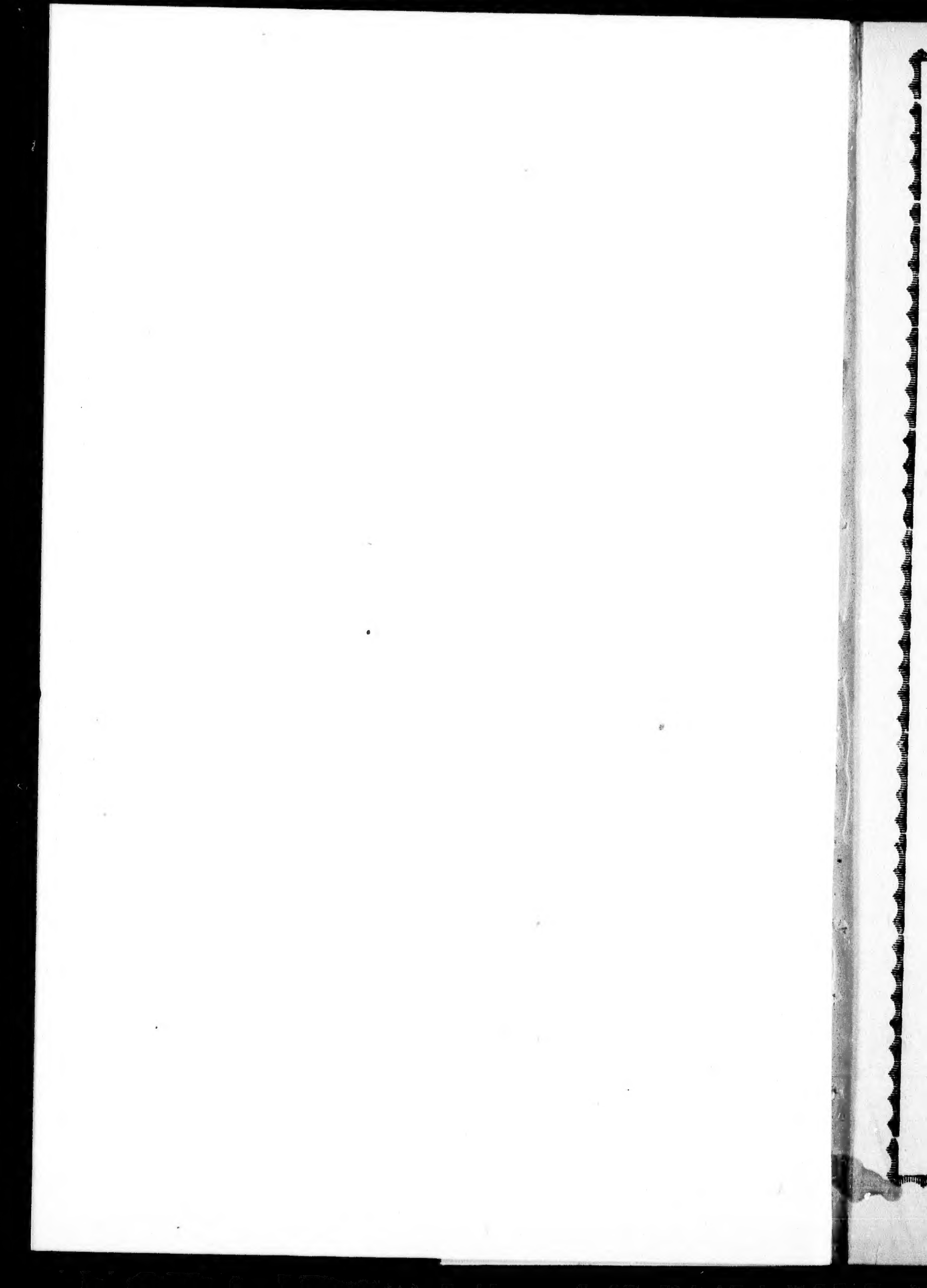


PRIX, . . 15 Cents.

LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

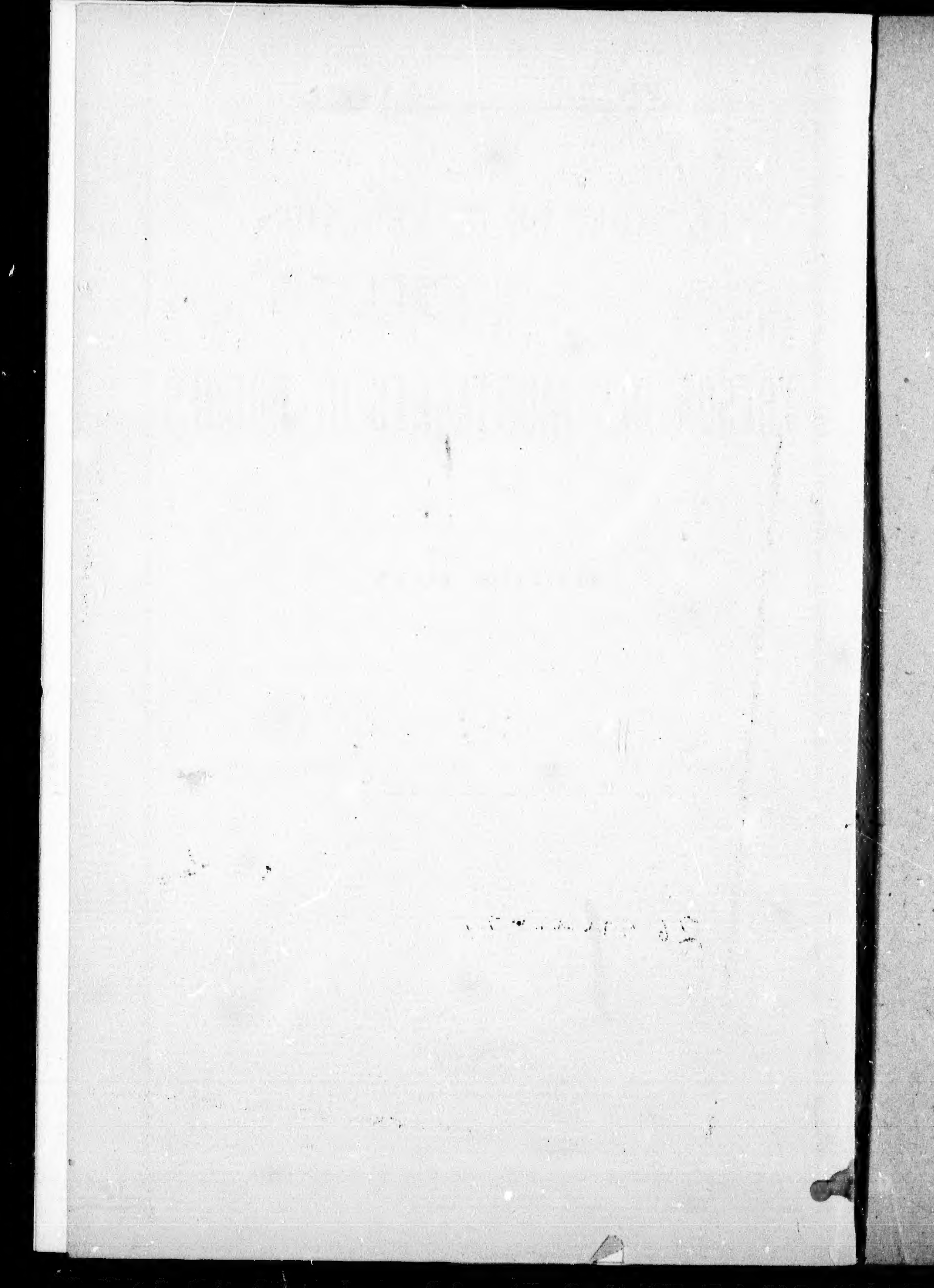
PAR

REGIS ROY

ÉPISODE D'UN VOYAGE A LA DÉCOUVERTE DE LA MER DE L'OUEST, EN 1750-51-52

MONTREAL
"LE MONDE ILLUSTRÉ," EDITEUR

1897



LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

ÉPISODE D'UN VOYAGE A LA DÉCOUVERTE DE LA MER DE L'OUEST, EN 1750-51-52

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

A
Mr. D. Brymner
Compliments respectueux
de l'auteur
R. Roy

26 mars 97

MONTRÉAL
LEPROHON & LEPROHON, LIBRAIRES-EDITEURS
25, rue St-Gabriel

1897

LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52.)

I

YEUX NOIRS ET YEUX BLEUS

Quand M. Jacques-Pierre de Taffanel, marquis de la Jonquière, le gouverneur-général du Canada, vint à Montréal pour la première fois, pour une jolie fête il avait réuni dans sa résidence, au bas de la rue Saint-Charles—aujourd'hui Place Jacques-Cartier—tous les personnages les plus marquants de la ville.

C'était en l'automne de 1749.

Quoiqu'il eût été nommé gouverneur de la Nouvelle-France trois ans auparavant, il n'avait pu entrer en fonctions qu'en l'année 1749.

A son départ de France, il emmenait avec lui une certaine quantité de troupes, aide dont le Canada avait besoin. La traversée fut assez heureuse, et l'on s'en félicitait déjà à bord des navires français, lorsqu'en arrivant près de l'Acadie, les bâtiments rencontrèrent une escadre anglaise, commandée par les amiraux Anson et Warren. Après une lutte opiniâtre, la victoire échut à ces derniers.

Le gouverneur et ses gens furent conduits en Angleterre, où leur séjour forcé dura deux ans. Ayant enfin obtenu sa liberté, le marquis se remit encore en route pour la Nouvelle-France que, cette fois, il atteignit sans encombre.

Profitant de la présence de M. de la Jonquière à Ville-Marie, M. le gouverneur de cette place, Charles LeMoyne, troisième seigneur de Longueuil et deuxième baron de ce nom, avait organisé une belle soirée en l'honneur du premier officier de la colonie, soirée à laquelle l'élite de la société montréalaise était conviée.

Que la fête de M. LeMoyne eût un grand succès, cela va sans dire. Il était aimé de la population qu'il gouvernait, et tout ce qu'entreprenait cet homme énergique arrivait toujours bien.

J'ai dû parler de cette gaie réunion, parce que deux personnages s'y trouvaient, qui jouent les principaux rôles dans les pages qui suivent.

M. le baron de Longueuil, chevalier de Saint-Louis, occupait alors la maison formant l'encoignure sud-ouest des rues Saint-Paul et Bonsecours, à quelques pas de la chapelle de ce dernier nom et du quai des barques et canots du roi. Sa demeure formait un grand parallélogramme posé en longueur sur la rue Saint-Paul.

Il habitait donc à l'extrémité Est de Ville-Marie, mais, comme la ville avait un cadre bien plus petit qu'à présent, ceux qui demeuraient en plein Ouest n'avaient pas une si grande distance à parcourir pour arriver à domicile lorsqu'ils se trouvaient à l'autre extrémité.

Quand les invités du gouverneur de Montréal prirent congé de lui, vers les onze heures et demie ou minuit, il leur fallut cheminer à pied, car l'usage de la voiture, pour ceux qui en possédaient, était impossible. Des ténèbres épaisses enveloppaient entièrement Montréal, et il aurait été dangereux d'employer aucune sorte de véhicule par une obscurité semblable ; il n'y avait pas alors de lampes ni de fanaux aux coins des rues pour les éclairer. Il était plus prudent d'aller à pied, et les hôtes du baron s'en allaient donc par groupes, précédés de quelques serviteurs portant un falot ou une lanterne, dont la faible lumière trouait péniblement le manteau sombre de la nuit.

MM. Joseph de la Vérendrye et Pierre de Noyelles, unis par la parenté et l'amitié qui naît toujours entre deux personnes vivant en voisinage, partirent ensemble de chez M. LeMoyne.

Baptiste et Jacques, domestiques de leurs familles, les attendaient sur le seuil de la maison ; les deux chevaliers leur laissant prendre une avance d'une dizaine de pas les suivirent bras-dessus bras-dessous.

La température était un peu vive, mais leur manteau, ramené autour d'eux, les protégeait contre la froidure d'une nuit de novembre.

M. le chevalier Louis-Joseph de la Vérendrye était le quatrième fils du célèbre voyageur, qui, après douze ans de voyages et de traverses sans nombre, au-delà des grands lacs, à la recherche de la *mer de l'ouest*, avait jalonné sa route de postes français, ouvrant de vastes contrées à la religion de son Dieu et de son pays—la belle France.

Joseph avait connu les dangers de semblables voyages aventureux en accompagnant son père dans ses pérégrinations, et s'était fortement trempé, au physique et au moral, dans l'Ouest lointain, au sein des tribus sauvages et farouches et des positions difficiles, dont il s'était toujours tiré avec assez de succès, grâces à Dieu !

Il fut baptisé à Sorel, le 9 novembre 1717 (1). Joseph était d'une stature moyenne, mais il aurait paru plus grand qu'on ne le croyait à première vue, n'eût été la vie des bois, où il lui fallait souvent porter quelque fardeau sur son dos ; suivre courbé une piste humaine ou celle d'un gros gibier quelconque ou encore, plié sur l'aviron qui, employé vigoureusement, fait voler sur l'onde la fragile barque d'écorce de

(1). Tanguay. *Dict. Généalogique.*

bouleau. Tout cela avait un tant soit peu fait incliner la tête et le corps du jeune homme, comme chez ces personnes que l'on rencontre parfois, marchant, rêveuses, ruminant quelque projet.

L'exercice acquis à la rude existence pratiquée dans ses courses lui donna des muscles d'acier, mais ne lui permit pas de donner à sa figure une apparence grassouillette, sans qu'on eût pu toutefois l'accuser de maigreur.

Sa physionomie, très sympathique attirait tout de suite la confiance. La bonté, la douceur, s'y réflétaient. Ses yeux noir, parfois à certains éclairs qui leur échappaient, indiquaient qu'il possédait une énergie, une volonté tenaces, irrésistibles. Ses cheveux noirs, selon la mode du temps, étaient réunis sur le cou, par un ruban.

M. Pierre de Noyelles, le deuxième des fils du chevalier Nicolas Joseph de Noyelles, major des troupes, pouvait se proclamer enfant de Montréal, puisqu'il avait vu le jour dans les murs de cette ville, le 3 novembre 1721 (1).

Pierre était plus petit que son ami, mais par contre plus grassouillet. Il se tenait toujours très droit, et marchait invariablement la tête haute ; souvent un sourire moqueur plissait ses lèvres, et son œil bleu semblait narguer. Le caractère vif, emporté subitement, mais se radoucissant bientôt, comme s'il eût eu conscience qu'il s'oubliait trop facilement. Tel, dans un paysage d'automne, une soudaine rafale surgit et d'un coup brusque enlève en tournoyant les feuilles et la poussière qui couvrent le sol, et les répand dans les airs embrouillant l'atmosphère si calme un instant auparavant. Mais le vent cesse tout-à-coup et tout rentre dans la quiétude.

Brave, M. de Noyelles l'était. Bon sang ne peut mentir. Son père avait servi dans les troupes, en France et en Canada. Son frère aîné commandait actuellement au fort Michilimakinac, et lui-même n'attendait que l'occasion de servir le roi.

De la Vérendrye et de Noyelles avaient fait quelques pas ensemble dans la rue Saint-Paul, en descendant vers la rue Saint-Charles, lorsque Pierre, prenant la parole, demanda à son ami :

—Comment t'es-tu amusé, Joseph ? As-tu aimé cette fête ?

—Oui, mon cher, je me suis beaucoup amusé.

—Mais tu n'as pas dansé !

—J'ai eu plus de plaisir à regarder danser que si j'eusse dansé moi-même.

—Dis, Joseph, reprit Pierre d'un ton railleur, n'aurais-tu pas aimé être disciple de Terpsychore, ce soir, et faire le pas de danse avec Mlle Marie-Amable de Montigny, par exemple ?

—Certainement, répondit Joseph en riant, surtout si je possédais la jolie figure de Pierre de Noyelles !....

—Tu n'aurais pas besoin de cela, mon cher, pour avoir l'air d'un danseur gracieux.... surtout dans l'opinion de cette gentille personne que je viens de nommer....

—Si je pouvais croire que Mlle de Montigny admirerait autant

(1). Tanguay. *Dict. Généalogique.*

mon savoir faire dans le menuet, etc., que Mlle de la Périère à ton égard, je te demanderais de diriger mes pas incertains vers cet art si désirable.

—Tu n'as pas besoin de cela pour intéresser Mlle de Montigny. A un certain moment, ce soir, je me trouvais près d'elle, et, par quelques mots venus jusqu'à moi, j'ai compris qu'elle éprouvait un sentiment.... comment dirais-je ?.... sympathique ? pour toi et tes prouesses de là-bas, dans l'Ouest.

—Te l'avouerai-je, mon cher Pierre, je trouve que Mlle de Montigny était la plus belle de la fête !

—De cela, je n'en doute pas, dit de Noyelles, en riant ; il n'y avait qu'à te regarder lorsque tes yeux étaient tournés vers elle, pour être convaincu de ce fait.

—Mes yeux m'ont-ils trahi autant que cela ?... Tu badines !... Ah ! tu te ris de moi, Pierre !...

—Ton admiration n'était pas aussi marquée, je l'avoue, mais, j'ai bien vu, moi, que tu cédais aux charmes de cette jeune personne.

—Oh ! toi, tu es si perspicace !... Mais dis, beau chevalier si clairvoyant, ne trouves-tu pas que ses yeux sont les plus beaux du monde ?

A l'accent de Joseph, il était facile de comprendre qu'il s'exprimait avec sincérité.

Pierre éclata de rire.

—Peste ! dit-il, comme tu y vas, mon cher Joseph !... Es-tu pris aussi bien que cela ?...

Puis, sa malice habituelle le saisissant de nouveau. il ajouta :

—Tu trouves ses yeux jolis... mais ils sont bleus !... et tu sais... les yeux couleur d'azur, de pervenche... ou comme tu voudras... cela ne vaudra jamais l'œil noir qui étincelle, qui pétille de malice...

—Comme ceux de cette sémillante fillette, n'est-ce pas ?... Mlle de la Périère ?... Et ce fut à son tour de rire, car son ami un peu déconcerté par ce trait inattendu, eut un moment de silence.

A railleur, railleur et demi.

Mais il se remit aussitôt, et revint à la charge.

—Voyons, Joseph, disait-il tu n'oseras pas soutenir que les yeux bleus l'emportent sur les noirs ?

—Pourquoi non ? car, à mon avis les yeux bleus sont préférables aux noirs. Ils empruntent à l'azur des cieux leur couleur tendre, et dans leur regard franc on peut toujours lire la douceur et la bonté, tandis que les yeux noirs sont remplis d'artifice, et dans leur malice ne disent pas ce qu'il faut dire.

—En garde, beau ténébreux, et pare ce coup-ci ?... Tu dis que les yeux bleus réflètent la nuance de la voûte céleste, et qu'ils sont francs ; mais ils ne sont pas toujours si sereins, et souvent il leur arrive de voiler leur franchise derrière un nuage trompeur. D'ailleurs il ne faut pas trop se fier à un ciel serein. Un court espace de temps suffit souvent pour le changer et le mettre entièrement à la tempête. Et alors, gare !... Mais les noirs ! oh ! les noirs !... leur colère n'est qu'un grain de courte durée... si, par hasard leur humeur persistait jusqu'à l'orage, je trouve moi, que mouillés de pleurs, leur regard est plus

séduisant ; il est impossible alors de ne pas se rendre et de ne pas prodiguer nos plus douces et consolantes paroles.

—Fi donc !.... les yeux noirs sont trop, ou coquets et malicieux, ou méchants et impérieux. C'est comme un bois aux sombres profondeurs ; celui qui s'y risque ne sait jamais comment il en sortira, soit avec heur ou malheur. Mais les yeux bleus, c'est ce coin du ciel, cette note gaie dans la nature qui nous fait trouver plus joli, le chemin que nous parcourons.

—Tous mes compliments, mon cher ami ; la charmeuse au regard tendre qui a le don de te plaire compte en toi un vaillant défenseur....

—Ce n'est pas que cela, Pierre, dit Joseph avec une pointe de malice. Comprends !.... dans mes voyages j'ai tant vu d'yeux noirs que je ne puis les trouver beaux, quoique à vrai dire, presque chaque fois, leur propriétaire était.... une sauvagesse.... Les seuls beaux yeux noirs que j'aie vus depuis mon retour de l'ouest, sont.... le devines-tu ?.... ceux de Mlle de la Périère !

—Vilain gouailleur !.... mais, mon pauvre Joseph, voilà que ton cœur va battre plus allègrement, parce que tu as rencontré une jeune fille dont la figure te plaît.... et toi qui dois repartir bientôt, avec M. de Varennes, à la découverte de la mer de l'ouest ! Qui sait si tu reviendras de ce lointain et périlleux voyage ?....

—Tu as bien raison, mais, je t'en prie, ne m'attriste pas avec de telles pensées. J'aurai bien le loisir de songer à cela sous peu.... D'ailleurs, Pierre, il faut que je parte, et maintenant encore plus qu'hier.... Tu connais l'état de notre fortune.... A découvrir des pays nouveaux pour le roi, nous n'avons recueilli que des dettes. Eh bien ! malgré cela, mon père n'est pas découragé, et quoique les années lui pèsent un peu plus sur les épaules, il est tout joyeux actuellement, parce que le gouverneur lui confie une autre expédition au Nord-Ouest. Moi, je ne suis ici que pour aider à mon père dans cette entreprise. Il m'a fait venir du fort Saint-Charles, où j'étais, seulement que pour cela.

—Et tu attends beaucoup de cette nouvelle excursion ?

—Oui, cette fois-ci, nous comptons en recevoir plus de profit qu'en nos voyages antérieurs.

En parlant de la sorte, les deux hommes, tournant au coin de la rue Saint-Paul, avaient remonté la rue Saint-Charles et passé devant la résidence de M. de la Jonquière ; un peu plus loin, au haut de la côte, ils se trouvaient en face de l'église et de la maison des Jésuites. Ils tournèrent à gauche et s'en allèrent par la rue Notre-Dame, toujours précédés de Baptiste et de Jacques, leurs domestiques, qui, eux aussi, causaient amicalement.

On avait passé, du même pas régulier, à gauche, les rues Saint-Vincent, Saint-Gabriel et Saint-Jean-Baptiste, et à droite les rues Saint-Gabriel et Saint-Lambert. La rue Saint-Gabriel était la seule dans cette partie de Montréal, qui coupait la rue Notre-Dame en deux.

A quelques pas au-delà de la rue Saint-Lambert, un cri d'horreur, échappé à Baptiste et à Jacques, arrêta tout à coup la conversation de MM. de la Vérendrye et de Noyelles.

—Qu'y a-t-il ? demandèrent ensemble les deux amis, hâtant le pas et rejoignant leurs éclaireurs.

—M'sieu, répondit Baptiste, en allongeant le bras gauche et indiquant à deux ou trois pas en avant une masse sombre sur le sol, voyez, là ! un crime a été commis, un meurtre !.... Nous avons cru voir du sang !

—Approche avec ta lanterne que nous nous en assurions. Peut-être n'est-ce qu'un amant de la bouteille qui gît là, inanimé.

—Non, regarde, dit M. de Noyelles à Joseph. Vois, ce sang qui coule de l'un des côtés de ce malheureux !.... Et tiens ! le couteau qui a servi au forfait est encore enfoncé dans le corps de cet homme !

A ce moment, on entendit une faible plainte s'échapper des lèvres du blessé.

—Il vit ! s'écria-t-on.

M. de la Vérendrye s'était emparé d'une des lanternes, et, s'approchant de la personne étendue sans mouvement sur le sol, il la reconnut.

—Eh ! je le connais bien, dit-il, surpris. C'est le vieux chef Mandane, le Bison, qui nous a suivis dans une partie de nos explorations. Puisqu'il vit encore, il faut l'enlever d'ici, où il trépasserait bien vite.

—Il y a une auberge à deux mètres d'ici, dit Jacques ; si nous le transportions là ?

—C'est ça, dit Pierre de Noyelles. Toi et Baptiste, allez frapper à cette maison et faites nous ouvrir ! puis, vous reviendrez nous aider à le porter chez cet aubergiste.

Ceci s'exécuta promptement, et la victime trouvée dans la rue fut placée sur un lit dans l'auberge.

Aussitôt une ombre se détacha d'une porte cochère voisine et s'approcha avec précaution de la maison où venait d'entrer le petit groupe. L'ombre vint s'appuyer contre l'un des volets fermés de l'auberge et, à travers les fentes, chercha à voir ce qui se passait à l'intérieur.

II

LE VIEUX CHEF DES MANDANES

Après avoir fait mettre le vieux sauvage sur un lit, M. de la Vérendrye envoya Baptiste quérir au plus vite un médecin, afin de savoir si le blessé était frappé mortellement. La justice serait mise au courant de l'affaire, le matin même, car une nouvelle journée commençait, minuit étant sonné au coucou de la chambre de l'auberge.

On avait porté le Mandane dans une pièce du rez-de-chaussé ; il était impossible de le monter à l'étage supérieur ; l'escalier étant trop étroit, et dans la condition du pauvre peau-rouge, cela ne pouvait être que dangereux.

M. de la Vérendrye avait dit :

—Je vais attendre ici que le médecin arrive, avant de me retirer. Je désire connaître exactement le sort de cet infortuné sauvage... S'il était possible de le ramener à la vie, j'en serais heureux ; je lui dois bien cela, car, un jour il m'a rendu un fier service sur le lac Supérieur, et qui sait ?... peut-être est-ce grâce à lui si je suis de ce monde aujourd'hui.

Emu par le souvenir évoqué, le jeune homme s'approcha de la couche où l'ancien chef des Mandanes reposait presque sans vie, et il le contempla d'un œil attendri.

Puis, se tournant vers les personnes présentes, c'est-à-dire, son ami, Jacques, et l'aubergiste, il leur dit :

—Cet homme a la peau cuivrée, mais son cœur est loyal et sûr comme la lame d'une bonne épée... Il a toujours été l'ami des Français et nous a été d'une grande utilité dans nos voyages. Le cas auquel j'ai fait allusion tout à l'heure est celui-ci : En 1741, quand mon père rentra dans la colonie—nous étions un jour au cap Tonnerre, à l'entrée de la baie de ce nom, à la tête du lac supérieur—nous revenions du poste Kaministiquia. C'était dans l'après-midi, deux ou trois heures avant le coucher du soleil. Mon père, mon frère, et tout le reste de notre monde, étaient allés, dans nos deux grands canots, tendre des lignes pour la nuit, dans la baie. Je restai au campement avec le Bison. Tout à coup, il me prit envie de faire un brin de pêche, à une dizaine de mètres du rivage, en face de notre halte. Je pris la petite embarcation qui restait inactive sur la grève et la poussai à l'eau, en m'y installant.

" Quand je me trouvai à distance convenable, ce qui se fit sans que j'eusse à me servir de pagaie, tant ma poussée, en embarquant, avait été bien donnée, je me livrai au plaisir de la pêche ; le poisson mordait bien, et je fus bientôt absorbé dans cet amusement.

" Le Bison ne s'occupa pas de moi, ayant autre chose à faire. C'est tout au plus, je crois, s'il m'accorda quelques regards lorsque j'embarquai dans le canot. Dans mon attention à ma pêche, je n'avais pas remarqué que mon léger esquif s'éloignait insensiblement du rivage et que le courant l'entraînait au large, mais aussi, cela ne devait pas me préoccuper, puisque je savais qu'il y avait au fond du canot un aviron. Quand enfin je m'aperçus que je dérivais, j'étais à une bonne distance du cap et je ne distinguais qu'à peine l'endroit de notre atterrissage.

" —Allons ! me dis-je, il est plus que temps de rentrer.

" Et je me baissai pour prendre l'aviron. Hélas ! la pagaie était brisée. En un instant, je vis toutes les conséquences de mon imprudence. Bientôt, je serais introuvable sur cette vaste nappe d'eau (1) ; le soleil s'abaissait déjà derrière la crête du cap Tonnerre, et quand il serait tout à fait disparu.... le crépuscule, et puis l'obscurité.... la nuit !.... Le lendemain, où serai-je ?.... Peut-être très loin sur le lac, perdu à la merci des barbares sauvages qui me rencontreraient et ne verraient en moi qu'une chevelure de plus pour orner le ouigouam

---

(1) Le lac Supérieur a 390 milles de long, 80 à 160 de large, et une profondeur de 40 à 90 pieds.

de l'un d'eux. Ou encore, je songeais avec effroi à l'éventualité d'un coup de vent ou d'une tempête surgissant qui chavirerait mon frêle canot d'écorce en un clin d'œil. Tristes perspectives !.... J'avais bien pensé à me jeter à la nage et tenter le retour au camp de cette façon, mais j'avais une longue traite à fournir, et l'obscurité me saisirait certainement avant que je puisse remettre les pieds sur la terre ferme. Avec ça que, si je devenais fatigué de nager, je ne pourrais plus aisément remonter dans le canot que je ne voulais pas abandonner.

" J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis crier. Je portai mes yeux dans la direction d'où venait le cri, mais ne vis rien. Néanmoins, je répondis. L'appel entendu fut encore répété, et je reconnus avec joie la voix du chef sauvage. De ma voix, je le guidai jusqu'à moi. Bientôt, je distinguai la tête du vieux brave émergeant de l'onde, que ses bras vigoureux fendaient rapidement.

" Peu après, sa main se cramponnait au rebord du canot. Après s'être reposé un instant, lentement, mais avec une adresse rare, il monta près de moi.

" Ce tour de force et d'habileté, joint à la distance qu'il venait de franchir à la nage, l'épuisa.

" Le Bison m'apportait le moyen de retourner au cap Tonnerre, car il s'était attaché au cou une pagaie, qu'il avait traîné avec lui, et qui, de la sorte, ne pouvait gêner aucunement ses mouvements.

" Lorsqu'il s'aperçut que je dérivais, au premier abord il pensa à m'en avertir, puis, songeant que je devais avoir un aviron dans le canot, continua à vaquer à ses occupations.

" Mais enfin, voyant que je m'éloignais toujours, il en fut surpris et, tout à coup, il se rappela que l'un de nos avirons s'était cassé en partant du fort Kaministiquia, qu'on l'avait probablement laissé dans le canot, et que je me trouvais sans moyen de revenir.

" Contourner le cap ou le grimper en courant, pour faire signe à mon père et à mon frère, l'Indien eut un instant cette idée, mais il se ravisa. Il se dit qu'il ne pourrait peut-être pas les voir ou leur faire des signaux, et qu'il perdrait là un temps précieux.

" Saisissant une pagaie, qu'il attacha à son cou, il se mit résolument à l'eau et s'élança dans la direction où il m'avait vu dériver.

" Vous savez le reste."

A ce moment, des pas résonnèrent à la porte de l'auberge ; Baptiste et le Dr Sylvain, que le premier avait trouvé, entrèrent. Ayant salué son neveu, de la Vérendrye, et de Noyelles, qu'il connaissait, et ayant échangé quelques mots avec eux, il examina les blessures du sauvage.

Des coups portés par le meurtrier, deux étaient mortels, et quand le disciple d'Esculape voulut enlever l'arme enfoncée dans la plaie, il la trouva fixée si solidement, qu'il lui fut impossible de la retirer sans causer un mal extrême au moribond. Il crut même plus prudent de l'y laisser. Autrement, une forte hémorrhagie pouvait se produire et achever, en quelques minutes, l'œuvre de l'assassin, sans que le sauvage puisse reprendre connaissance et donner un indice qui permît de retrouver la personne qui l'avait frappé.

Il lui glissa entre les lèvres quelques gouttes d'un cordial, et éprouva bientôt la satisfaction de le voir revenir à la vie. Les lèvres s'agitèrent, les paupières battirent, ses yeux s'ouvrirent et ses traits se contractèrent en un spasme douloureux. Il reconnut M. de la Vérendrye et voulut parler. D'abord des sons inarticulés s'échappèrent de sa gorge, puis, faisant un effort, il réussit à se faire entendre, et ses premières paroles furent pour demander " un homme à la robe noire," un ministre de Dieu, disant qu'il sentait bien venir sa fin et qu'il ne voulait pas mourir sans avoir l'une des *robes noires* qui lui avaient déjà parlé d'une vie plus belle que celle-ci.

De Noyelles envoya Jacques chez les Sulpiciens, qui demeuraient tout près de l'auberge, avec mission d'amener un prêtre pour recevoir les derniers aveux d'un mourant.

Le médecin se retira en disant aux deux amis qu'il était impuissant à soulager le Bison, et que celui-ci le comprenait parfaitement.

—Profitez, leur dit-il, du répit que lui donne la mort pour découvrir l'auteur de ce crime.

Aussitôt le médecin sorti, le Bison fit signe à Joseph qu'il voulait lui parler, à lui seul, mais ce dernier montrant de Noyelles, expliqua au peau-rouge qu'il était un de ses parents, en qui il avait pleine confiance, et qu'il pouvait parler devant lui, mais Baptiste et l'aubergiste s'éclipsèrent. Comme ces deux personnages allaient sortir de la chambre le sauvage faisant un effort pour se relever, hurla, son visage exprimant la colère, la haine, la fureur :

—Il est là celui qui a frappé traîtreusement le Bison.... je l'entends !....

Il désignait la pièce voisine.

On s'y précipita, mais on n'y découvrit rien d'anormal.

Evidemment le pauvre homme délirait !....

Nous avons dit qu'une ombre avait regardé par l'une des fentes d'un volet de l'auberge pour connaître ce qui se passait en dedans. Quand l'homme de science et Baptiste arrivèrent près de la maison, leurs pas avertirent l'inconnu de leur approche. Celui-ci se tapit vivement dans la porte cochère de la maison.

Lorsque le médecin sortit, un plan audacieux avait germé dans le cerveau de l'être mystérieux. Il se glissa jusqu'à la porte de l'habitation, et faisant jouer le pêne, s'aperçut avec joie que l'entrée était libre. Sans bruit, il se coula dans la première pièce. Sans bruit ?.... Non ; car, l'oreille du sauvage, si fine, si subtile, avait saisi le bruit de son entrée, imperceptible à l'ouïe des autres personnes présentes.

Mais les paroles d'alarme du Bison parvinrent jusqu'à l'étranger qui disparut prestement dans une autre chambre.

Ne voyant plus que les deux gentilhommes à son chevêt, le Mandane reprit :

—Mon frère pâle a été bon pour le Bison.... Avant d'aller auprès du grand manitou, il va lui confier un secret qui le rendra riche.... bien riche !.... Le chef Mandane n'oublie jamais les bienfaits reçus de son frère blanc, et du père de ce frère, le grand voyageur !.... Le Bison meurt aujourd'hui pour n'avoir pas livré ce

secret qu'on a essayé de lui ravir !.... Un méchant visage-pâle connaissant le maudit goût du peau-rouge pour l'eau-de-feu.... en fit boire beaucoup au Bison, espérant que sous l'empire de la liqueur brûlante, il dévoilerait les cachettes de son esprit.... Mais le chef s'est aperçu à temps du projet du méchant blanc qui se disait ami, et le chef est devenu muet comme un poisson !.... En sortant de l'auberge.... il faisait noir, et le Mandane n'a pas remarqué le blanc qui le suivait, et qui s'approchant à pas de loup le frappa avec un grand couteau !....

"Ensuite, vaguement, le Bison a senti que le traître fouillait dans ses habits.... mais il n'a pu trouver le secret.... Ma main s'en est assurée tout à l'heure.... Le sauvage le dira à son ami, et celui-ci aura de l'or !.... beaucoup !.... beaucoup !....

—Tu sais où il y a de l'or ? demandèrent les jeunes gens, vivement intéressés.

—Oui.... gros morceaux d'or !.... Ah ! le frère blanc deviendra riche !....

Le peau-rouge s'arrêta subitement ; on venait de frapper dehors.

C'était le religieux qui répondait à l'appel et venait préparer à une bonne mort celui qui le réclamait.

Joseph et Pierre se retirèrent dans la pièce attenante, pendant que le prêtre demeurait avec le Bison.

III

L'HISTOIRE DU BISON

L'indien accueillit le Sulpicien avec joie.

—Vois, robe noire, dit-il, où le mauvais visage pâle et l'eau-de-feu ont conduit le vieux guerrier de la nation des Mandanes. Le chef sauvage a déjà entendu ton frère lui parler du Grand Esprit des blancs, et son front a reçu l'eau qui efface le mal, mais depuis, le Bison n'a pas été bien bon.... il n'a pas pratiqué ce que lui enseignait le fils du bon manitou.... Mais la mort vient vite pour enlever le vieux peau-rouge ; il s'est rappelé les bonnes paroles de jadis, et il veut encore entendre le langage bienfaisant d'autrefois.

Le tête-à-tête entre le mourant et le ministre de Dieu dura peut-être vingt à vingt-cinq minutes. Le prêtre le prépara à subir chrétiennement la fin qui s'approchait.

Plus calme, plus affermi par l'effet des paroles divines, le Mandane attendit, résigné, que Dieu rappelât son âme de ce monde Mais il n'avait pas terminé ses confidences au cadet de la Vérendrye ; le plus important de ce qu'il voulait lui communiquer restait à dire, et, comme l'ange de la mort le couvrait déjà de ses ailes, il devenait urgent pour lui de se presser. Il pria le prêtre de faire rentrer les deux Canadiens.

Quand ceux-ci furent près de lui et que le Sulpicien fut parti, en

promettant de revenir de bonne heure le matin, le Bison reprit ses confidences inachevées :

—Le Bison, dit-il, avait un jeune frère qu'il chérissait beaucoup. L'Aigle Noir figurait au rang des meilleurs guerriers de la tribu. Douze lunes séparaient nos deux existences.

D'après la coutume des Mandanes, le Bison remplacerait son père lorsque celui-ci aurait cessé de vivre ou serait trop âgé pour gouverner.

Vint un jour où le père trouva la mort dans une embuscade dressée par les Sioux des prairies, et le plus vieux des deux fils occupa la première place à la tête des guerriers de la bourgade. Mais peu de lunes avaient passé lorsqu'il remarqua quelque chose d'étrange dans la conduite de son frère. Inquiet, ne sachant ce que cela voulait dire, le nouveau chef, qui aimait profondément l'Aigle Noir, le surveilla attentivement et finit enfin par découvrir qu'il ourdissait un complot dans l'ombre, avec ses partisans, quelques mécontents de la tribu, pour se débarasser du Bison. Celui-ci en fut atterré, chagriné immensément. Il était loin de s'attendre à cela, mais le fait existait ; l'ambition avait étourdi son frère.

Le chef le fit venir dans son ouigouam, et seul à seul, lui déclara ce qu'il avait appris.

—Est-ce bien l'Aigle Noir, dit le Bison, qui veut nuire à son frère ?.... à son frère qui lui donnerait tout ce qu'il possède pour lui éviter toute mauvaise fortune ?.... Qu'a-t-il donc fait pour mériter cela ?.... Le jeune chef a suivi les conseils de son père pour être sage et bien diriger la bourgade, et il ne croyait pas qu'il y existât des mécontents.... Mais le chef a lu dans le cœur rebelle et voit que l'ambition y règne : l'Aigle Noir veut se débarrasser du Bison afin de lui succéder comme chef. Eh bien ! son désir s'accomplira, mais sans effusion de sang ; le trouble et la discorde passeront loin de nous.

" Ton frère a lu dans ta pensée, et s'est beaucoup tourmenté au sujet de la ligne de conduite à suivre en ce cas. Pour s'affermir dans le plan arrêté, il a consulté un homme blanc (1) dont les conseils sont sages, et celui-ci approuve le Bison."

L'Aigle Noir refusa d'abord d'écouter son frère, et protesta fortement de son innocence, mais ce dernier avait amassé des preuves irréfutables avant de s'ouvrir à l'ambitieux, et il lui fut très facile de le confondre.

Alors, sombre, farouche, l'Aigle Noir attendit que son frère eût fini de parler pour se déclarer, probablement, sur la nature de ses sentiments, qui, sans doute, paraîtraient cruels, douloureux à son aîné.

—Ma résolution est prise, dit ce dernier. Demain, le Conseil s'assemblera, et devant les principaux guerriers de notre nation, tu seras proclamé chef à ma place.... Es-tu content ?....

---

(1) En l'hiver de 1739, M. de la Vérendrye laissa deux hommes chez le Mandanes pour y apprendre la langue et étudier le pays, &c.

—Et toi ? me demanda-t-il, soupçonneux.

—Moi, je vais aller trouver le grand chasseur blanc qui est venu ici, cet hiver. Je le suivrai partout où il ira.... il aura besoin d'un guide.... il ne me refusera pas comme tel.... et le Bison pour éviter toute lutte avec son frère qu'il aimait tant.... se condamnera à l'exil, à la vie loin de tout ce qui lui est cher !....

Un revirement visible se fit dans l'attitude de l'Aigle Noir ; de meilleurs sentiments renaissaient en lui. Le chef en était heureux.

—Le Bison ne s'éloignera pas des Mandanes, dit l'Aigle Noir, après un silence ; mais ce sera le mauvais frère qui a prêté l'oreille au méchant manitou qui le tourmentait ; il a eu tort et le reconnaît maintenant ; il doit souffrir seul, mais que le chef ne lui retire pas son affection....

—La décision du chef est bien pesée et inébranlable.... Il n'a plus qu'une chose à demander. Voici : accepte l'amulette du Bison et garde-la en souvenir de lui.

L'Aigle Noir voulut encore tenter quelques observations ou objections, mais voyant qu'il n'y gagnerait rien, se décida à imiter l'action de son frère, lui présenta le talisman pendant à son cou.

C'était un objet fabriqué du bois du cerf, représentant un aigle. Cet emblême était teint en noir

Puis, le chef désirant la solitude, son frère se retira, et le laissa seul, en proie à ses noirs chagrins et aux tristes pensées qui l'assiégeaient. Le Bison éprouva un certain soulagement du tête-à-tête qu'il avait provoqué et de la décision prise.

Il fit savoir aussitôt aux chefs subordonnés et aux premiers guerriers de la bourgade, qu'il voulait les voir réunis en grand conseil le lendemain, ayant une communication importante à leur faire.

Ensuite, il prépara ses armes et quelques effets pour son départ, et comme la nuit était venue, il sortit de son ouigouam et s'en alla errant à l'aventure vers le bois avoisinant le village Mandane. L'air frais du soir rafraîchit son front brûlant et au retour à sa couche il éprouva plus de calme au cœur, mais le sommeil ne vint pas clore ses yeux.

Le moribond se tut pendant quelques instans. Ses auditeurs crurent que les souvenirs évoqués l'avaient ému, et respectèrent son silence. Mais il n'y avait pas que cela ; il avait trop parlé et s'était affaibli, et lorsqu'il reprit la parole il dit aussitôt aux deux amis :

—Ah ! le Bison a fait sa dernière course, et la vie s'en va rapidement. Il lui faut abréger un peu son récit, afin de ne pas emporter dans la tombe le secret qu'il veut vous confier.... Donnez, demanda-t-il, du breuvage préparé par *l'homme à la médecine* des blancs, afin que je puisse continuer....

Tandis que Pierre soulevait la tête du mourant, Joseph lui glissait entre les lèvres le contenu d'une cuillerée du cordial réclamé par le peau-rouge.

L'effet de la potion administrée fut immédiat ; comme le prouvèrent une légère coloration aux pommettes des joues et la parole plus vive du sauvage.

—A l'assemblée des chefs qui eut lieu, et après des harangues pour ou contre, le Bison fit accepter son projet et l'Aigle Noir fut proclamé le premier guerrier de la tribu.

Cinq jours plus tard, l'aîné des deux frères, se présentait devant le chef blanc qui habitait une bourgade fortifiée sur la rivière des Assinibouëls (1).

Les Français firent bon accueil au Bison ; et le guerrier Mandane fit partie de tous leurs voyages dans l'ouest.

Il y a sept printemps, j'accompagnai tes deux frères, et deux voyageurs blancs, dans un voyage qu'ils firent jusqu'aux montagnes brillantes (2).

Il se rendirent d'abord à la tribu des Mandanes pour avoir quelques guides. C'est le Bison qui les choisit : il connaissait les meilleurs hommes de la bourgade pour les visages-pâles. Le Bison ne revit pas alors l'Aigle Noir, qui chassait au nord.

Notre marche fut longue et pénible.

—Approchez-vous davantage, dit-il, après un second repos ; j'arrive à mon secret et je veux que vos oreilles seules entendent mes paroles.

Il se recueillit un instant et continua :

—Les montagnes brillantes avaient arrêté notre marche. Elles semblaient infranchissables, et, après une halte de quelques semaines à leur base, nous leur tournions le dos et revenions sur nos pas.

Durant notre séjour au pied des Montagnes de Roches, voici le fait qui s'accomplit : Deux guerriers visages-pâles, l'Œil Croche et la Grande Barbe, étaient amis comme les doigts de la main ; ils étaient presque inséparables : soit en marche, soit en canot ou à la chasse. Un jour, l'un d'eux, celui qui a fait le mal au Bison, fut obligé de rester au camp, pendant que les autres s'en allèrent à la chasse.

Le soir, au repas, le chef sauvage remarqua une certaine gêne entre les deux amis, et plus particulièrement dans les manières de celui qui nous avait accompagnés. C'était singulier. Le lendemain et le jour suivant, le Bison constata plus de réserve encore entre les deux camarades. Intrigué, il résolut d'en avoir le cœur net. L'Œil Croche voulait toujours suivre la Grande Barbe, mais ce dernier n'avait plus le même désir qu'auparavant, d'avoir son ami avec lui.... surtout quand nous allions à la chasse.... et lui, Grande Barbe y allait fréquemment.... et revenait toujours sans gibier quoiqu'il eût l'air fatigué, rompu.

—Suivons-le, dit le ~~blanc~~ Bison. Le sauvage est habile à suivre une piste ou à marcher sur les pas d'un autre dans le bois, sans se faire entendre, mais cette fois-ci le visage pâle disparut et ne laissa pas de traces pour aider à le retrouver.

Enfin, le Mandane, pensant qu'il était temps de retourner au camp, rebroussa chemin, mais parcourut à peine la distance qu'une pierre ferait, lancée en trois fois, par un homme, quand il s'embarrassa

---

(1) Le fort la Reine.
(2) Pierre et François, qui atteignirent les Monts de Roches le 1ér janvier. 1743

les pieds dans l'herbe et tomba presque de tout son long sur la Grande Barbe, couché à terre dans les hautes herbes, baignant dans son sang qui coulait de plusieurs blessures.

L'Œil Croche l'avait poignardé pour lui voler un peu d'or trouvé dans les environs. C'est ce que raconta la Grande Barbe, d'une voix entrecoupée de hoquets.... mais il avoua qu'il avait une cachette où il avait déposé une pépite assez grosse pour faire seule la fortune d'un homme, puisqu'elle pesait, selon lui, de soixante-dix à quatre-vingts livres (1), et, comme il ne pouvait indiquer où son trésor était caché, parce qu'il n'en avait plus la force, il fit prendre au Bison, dans la doublure de son habit, de petits morceaux d'écorce de bouleau, sur lesquels il avait tout marqué.

A notre halte, l'Œil Croche ne reparut plus, et l'on crut qu'il avait été dévoré par des fauves.

—Mon frère pâle, dit en commençant le Mandane au cadet de la Vérendrye, voici l'amulette de l'Aigle Noir. Conserve-là précieusement en souvenir du vieux Bison, parce que, un jour, si tu rencontres le guerrier l'Aigle Noir, il pourra t'être utile.

Et plus bas, il ajouta :

—Tu trouveras, dans l'amulette, les écrits de la Grande Barbe.

Le pauvre sauvage dut s'arrêter encore une fois, très affaibli. Le dénouement approchait, ce ne pouvait être qu'une question de peu d'instants.

Mais, faisant appel au reste de vie animant encore son être, il put ajouter :

—Ne perdez pas et ne brisez pas l'amulette !.... Cherchez, et vous trouverez le secret pour l'ouvrir !.... Méfiez-vous de l'Œil Croche, il est revenu.... soyez sur vos gardes constamment.... Le Bison est bien reconnaissant, au jeune guerrier blanc et à son père, pour tout ce qu'ils ont fait pour lui....

Il se tut ; il était épuisé.

Les deux amis, Joseph et Pierre, assistèrent aux derniers moments du malheureux, plus émus qu'ils ne l'avaient été dans plusieurs autres scènes douloureuses et navrantes,

Dans les derniers spasmes de la mort, ils crurent ouïr ces mots : " Méfiez-vous !.... l'Œil Croche !...."

Les deux jeunes gens reprirent le chemin de leur demeure, après avoir donné des instructions au cabaretier sur ce qu'il aurait à faire.

—Ce que c'est que la vie ! disait Joseph, en s'en allant. Il y a quelques heures, nous étions à une gaie réunion, à une fête magnifique, où tout était en liesse.... et nous venons de voir la mort cueillir une victime.

—Allons ! tes idées ne sont pas réjouissantes, dit Pierre ; changeons de sujet. Je vais prendre un peu de repos.... de sommeil si c'est possible.... et puis je reviens te voir.... avec ta précieuse amulette.... A moins qu'il n'y ait pas grand'chose dans tout ceci.... et

---

(1). En 1851, ou environ, Chs-Y. Tooker découvrit, en Californie, rivière St-Joachim, une pépite pesant quatre-vingt-dix livres.—*Chicago Mail.*

que le vieux cuivré nous ait trompé, comme on l'aurait trompé lui-même....

—Qu'en sais-tu ? demanda Joseph.

—Eh ! bien, penses-y donc ! un magot de quatre-vingts livres en or.... cela s'est-il vu ?.... s'est-il trouvé ?....

—Pourquoi pas ?.... Enfin, nous examinerons ces papiers à notre aise.

Ils se séparèrent.

Joseph se coucha, l'amulette serrée nerveusement dans l'une de ses mains, comme dans un étau.

Il ne tarda pas à s'endormir : Mais quel sommeil ? plus fatigant pour son corps que s'il fût demeuré dans son lit, les yeux ouverts jusqu'au grand jour.

Il rêva.

Il se voyait riche tout-à-coup. De l'or, il en trouvait dans une cachette dans la maison paternelle, où il n'aurait jamais eu l'idée d'en chercher. Mais qu'importe ! Il avait de l'or à satiété, il était immensément riche !.... Puis la scène changeait un peu, il voyait son ami Pierre jaloux de son bonheur et voulant en jouir. Il se prenait de querelle avec lui ; Pierre, enfin, lui enfonçait dans le côté droit un grand couteau, et Joseph s'éveilla en poussant un grand cri.

Pierre était là, le secouant vigoureusement pour le réveiller.

—Allons, disait-il, il est tard : levez-vous, monsieur le paresseux, il y a longtemps qu'une autre journée est commencée.

Et Joseph, bien content d'avoir été tiré, quoique rudement, d'un rêve affreux, se leva prestement et fit sa toilette.

IV

LE SECRET DE L'AMULETTE

Naturellement, la première pensée des deux gentilshommes fut pour le cadeau du Bison, dans lequel était renfermé ce secret, devant les rendre possesseurs de grandes richesses.

L'amulette représentait un aigle, les ailes ouvertes, et n'était pas sans mérite au point de vue artistique. Le rude enfant des bois, qui l'avait façonnée, avait dû y consacrer beaucoup de temps et de patience, en sus d'un certain talent, pour couper ou sculpter d'un morceau de corne, l'objet qui, selon la croyance de son auteur, devait servir de préservatif contre beaucoup de choses plus ou moins redoutables.

Le talisman avait été teint en noir, d'un noir permanent, aussi égal, aussi pur en 1749 qu'à l'époque de sa fabrication.

A l'endroit où se trouvaient les yeux, la tête de l'aigle était percée de part en part, et par ce trou on pouvait introduire un cordon pour la suspendre au cou.

Joseph retourna l'amulette en tous sens, mais il ne put découvrir quel en était le secret.

Pierre regardait faire avec impatience ; il avait des fourmies dans les doigts : il lui semblait qu'il pourrait, lui, trouver en moins de temps le mot de l'énigme. Aussi, voyant l'insuccès de son parent, ne pût-il s'empêcher de dire ,

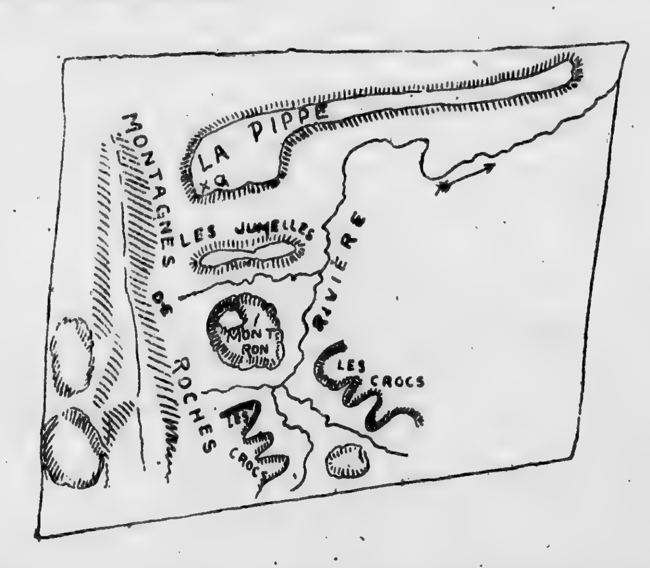
—Donne-moi donc, Joseph, que j'essaie à mon tour ; peut-être serai-je plus heureux que toi ?

Joseph lui présenta l'objet. Pierre l'examina d'abord minutieusement sur toutes ses faces. Avec la pointe d'un petit couteau qu'il pressait dans chaque ligne ou pli gravé sur l'os, il cherchait le moyen de l'ouvrir. Mais ses efforts furent vains.

Il tira sur les ailes, la tête, la queue ; la pièce, solide, ne se séparait pas.

Enfin, gagné par le dépit, Pierre dit, en jetant l'amulette rudement sur la table :

—J'en jette ma langue aux chiens !.... Peste soit du vieux Mandane et de son talismen !....



Mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant un petit morceau d'os s'échapper de la base de l'amulette, qui, à cette place, était ronde ! Il reprit vivement l'amulette et vit, par l'orifice ainsi révélé, un petit rouleau serré qui, déroulé à la lumière, donna trois morceaux ténus d'écorce de bouleau, d'environ trois pouces carrés.

Qu'étaient ces feuilles minces, si bien cachées par le Bison, et qu'un coup de hasard venait de faire découvrir ?

Les deux amis en prirent une, qu'ils étudièrent ensemble.

Ce morceau offrait une petite carte du dessin ci-dessus. Une particularité qu'ils remarquèrent, au premier coup d'œil, fut la couleur de l'encre ou du liquide qui servit à la confection de la carte. On eut dit du sang !

Joseph, le premier, rompit le silence et dit :

—Voici une rivière qui doit être importante. Quelle singulière configuration du pays. Une fois vu, il n'y a pas à craindre de l'oublier.

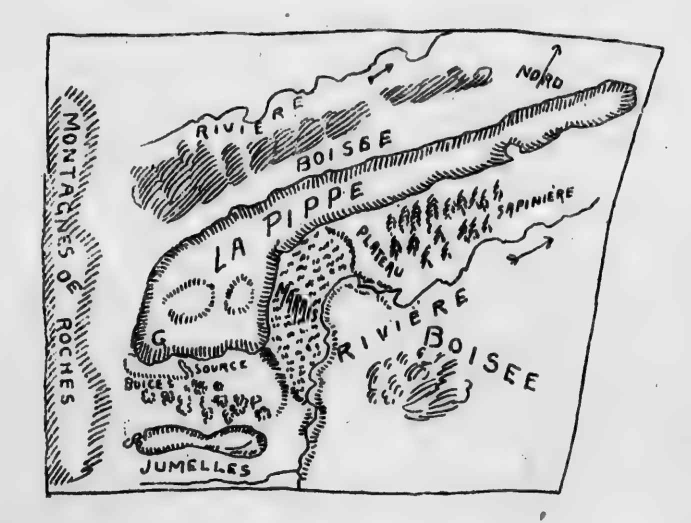
—Tu m'as dit, je crois, que ton père se proposait de remonter la grande rivière, au nord du lac des Prairies, dans sa prochaine expédition à la découverte de la mer de l'ouest, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit Joseph ; la route n'est pas aussi belle que celle du sud, que nous connaissons ; il a l'intention de s'aventurer plus au nord.

—Eh bien ! cela fera justement notre affaire. Nous irons par le nord, et si nous ne sommes pas sur la bonne voie, nous descendrons au sud. En ouvrant bien les yeux nous trouverons peut-être ce coin de terre, en suivant les Montagnes Rocheuses du nord au sud.

—Je vois sur la carte "La Pipe" ; c'est assez ressemblant avec une pipe, n'est-ce pas ?

—C'est une montagne, sans doute.



—Probablement. Mais pour faire cette carte, l'auteur a dû grimper dans un arbre de haute taille et, esquisser de là l'aspect de la contrée.

—Vois donc cette marque et ce G, dit Pierre. Que peuvent signifier ces signes ?.... Penses-tu que ce soit l'endroit du trésor que nous avons à chercher ?

—Non, fit de la Vérendrye, pensif, cette consonne veut dire plutôt qu'à cet endroit il y a une *grotte !*

—En effet, tu dois avoir raison. Et moi, je crois que dans cette grotte sont enfouies les richesses mentionnées par le vieux Mandane.

—J'en doute. Puis, il y a les jumelles. Ce sont deux buttes,

peut-être. Ensuite nous venons à la montagne Ronde, et après, aux Crocs !....

—Brrr !....des Crocs ! dit Pierre, en interrompant son ami, ne trouves-tu pas que cela donne un peu sur les nerfs ?....

—Voyons un autre papier de bouleau, dit Joseph. Il prit un carré de dimension semblable au premier.

C'était encore une petite carte, ne représentant qu'une partie de la première, mais sur une échelle plus grande.

—Tiens ! c'est la Pipe en détail ! remarqua Pierre.

—Sans doute, et c'est probablement la solution du mystère qu'elle comporte. L'autre dessin donne une description générale du pays, afin de pouvoir se reconnaître et retrouver le trésor. Celui-ci est plus détaillé, c'est qu'il a plus d'importance.

Les deux hommes étudièrent en silence l'esquisse du second morceau d'écorce.

Puis ils examinèrent le troisième ; celui-ci contenait quelques lignes d'écriture.

G. UNE grotte spacieuse
o. extrémité de jumelle, mine d'or,
g enterré gros morceau
entre source et la grotte.
Nation sauvage à quelques
lieues o sud—a crindre.
Bon poste d'observacion sur
la pippe odessu de la G.
Ecris ceci o k ne pourrai
revenir pour que trouvaille
profitte à quelqu'un.

—Il était sage et prudent, dit Pierre, et si nous profitons de sa découverte, je lui promets de ne pas l'oublier. Nous ne pouvons qu'une chose pour lui : faire un don à quelque institution religieuse et obtenir, à titre de bienfaiteur, des prières spéciales pour le repos de son âme.

—Tu as bien pensé, dit Joseph, en tapant amicalement de sa main sur l'épaule de son ami, je t'en félicite ! J'y songeais aussi, moi, et je me disais que je n'aurais pu jouir de ces biens, de cet or—si nous en trouvons—sans penser au pauvre garçon qui meurt si tristement, alors qu'il croyait voir la fortune lui sourire.

—Nous savons maintenant à quoi nous en tenir au sujet du secret du Bison.... Nous sommes décidés à aller chercher cet or qui nous attend là-bas, à l'extrême Ouest Canadien, et la Providence semble nous favoriser. Ton Père, M. de Varennes, reçoit mission de procéder à la découverte de la mer de l'Ouest, et il va se remettre en route bientôt ?

—A l'ouverture de la navigation, dès le printemps prochain, répondit Joseph.

—Toi, c'est décidé : tu feras partie de la nouvelle organisation ;

mais moi ?.... je n'en suis pas encore, et j'aimerais beaucoup à en être.

—Ne crains rien à cet égard, mon cher, je me fais fort de te caser dans notre troupe ;—et je serai bien content de t'initier aux charmes de la vie aventureuse, qui sera la nôtre dans quelques mois.

—Combien-serons nous de temps absents de Ville-Marie ? Le sais-tu ?

Joseph se recueillit et calcula mentalement la durée de leur absence :

—Probablement trois ans !.... pas moins, peut-être davantage.

—Eh ! bien, je dis que je ne vais pas perdre une seule occasion de m'amuser, d'ici au moment du départ.... me créer en quelque sorte, une foule de tendres souvenirs pour occuper mon esprit, quand le soir, aux haltes que nous ferons, je fumerai, silencieux et rêveur, près du feu de camp.

—Tu vas donc essayer de revoir l'aimable brunette du bal de M. Longueil ?.... Prends garde ! Si tu succombes devant le dieu de l'amour, tu n'auras plus la force de venir avec nous.

—Sois en repos là-dessus, mon cher chevalier.... mon cœur ne s'embrase pas aussi facilement.... ni pour mademoiselle Boucher de la Périère, ni pour mademoiselle de Montigny, si charmeuse qu'elle soit.

Et il donna à cette dernière phrase une intonation taquine, à l'adresse de M. de la Vérendrye.

—Y a-t-il longtemps que tu connais mademoiselle de Montigny ? demanda Joseph à son compagnon.

—Oh ! oui.... plusieurs années......

—Tant que cela ?

—Ce n'est pas si long. Pourquoi t'exclamer ainsi ?

—C'est que je suis très étonné que tu n'aies pas brûlé de l'encens à son autel !.... que l'on ne te compte pas au nombre de ses adorateurs !....

—Eh bien ! pour être franc avec toi, je vais t'avouer que j'ai essayé de brûler de l'encens, comme tu dis si joliment, aux pieds de cette petite divinité blonde, mais j'en ai été pour mes peines....

Joseph eut un moment de gaité, mais Pierre continua imperturbablement :

—Je m'en suis vite consolé.... pas même versé une larme.... Je me disais qu'il y en avait beaucoup de plus belles qu'elle, et....

—Arrête ! s'écria, Joseph en riant ; arrête ! tu blasphèmes !....

Mais en souriant, Pierre acheva ce qu'il voulait dire :

—....Et puis d'ailleurs ! tu sais, moi, je n'ai jamais été bien fol pour les yeux bleus !....

—Faisons la paix, dit de la Vérendrye, et tu y gagneras, car j'attaquerais ton idole aux yeux noirs.

En riant, ils se donnèrent la main, et conclurent un armistice de quelques heures, car l'incorrigible de Noyelles, ne pouvant réprimer son humeur gouailleuse bien longtemps, était sûr de revenir à la charge bientôt.

Joseph ramassa les petits papiers, cartes et textes, qu'il roula et glissa dans la cavité de l'amulette, puis, après l'avoir bien fermée, la mit dans la poche de son habit.

—Si tu veux, Pierre, nous dirigerons nos pas vers l'auberge où repose la dépouille mortelle du chef sauvage ?

—J'allais te le proposer, dit Pierre.

Au même instant, un grattement se fit entendre à la porte de la chambre de Joseph et, sur la réponse de ce dernier, un domestique entra, portant une missive à son adresse.

Joseph la prit et la lut.

Elle était du sieur Varin, sub-délégué de l'Intendant, ou, si on trouve cela plus clair, du juge de Ville-Marie, le priant de passer à son bureau pour déposer ce qu'il savait du meurtre commis la nuit précédente sur la personne du Mandane, le Bison.

Les deux inséparables s'y rendirent à l'instant.

V

UNE PAIRE DE COQUINS

Le matin qui suivit la nuit du meurtre de la rue Notre-Dame, vers les sept heures, un gaillard, de singulière apparence, entrait à l'auberge du Grand Trappeur, rue Saint-Paul.

Ce personnage que Lagarde, l'aubergiste, salua du nom de Brossard, s'installa à une table près de la fenêtre de la rue. Il interpella le maître de céans d'une voix rude.

—Hé ! père Lagarde, dit-il.

Et, d'un geste de la tête, il lui fit signe de venir à lui.

L'aubergiste, d'un air mécontent, s'approcha, se disant que si Brossard voulait encore avoir à crédit, eh bien ! non, il ne le ferait pas ! il en avait trop donné jusqu'ici du crédit, pour continuer encore.

Il fut agréablement surpris et réjoui, quand il s'entendit dire :

—Déridez donc votre beau visage, Lagarde mon ami, car je suis certain que ce que je vais vous apprendre vous plaira.... Faites-moi mon addition de ce que je vous dois, je viens vous payer.

A ces mots, Brossard tapa sur la poche de son habit, qui rendit un son métallique.

Aussitôt, la face rubiconde du maître du Grand Trappeur se rasséréna.

—Ah ! je savais bien que je ne perdrais rien avec vous, cher M. Brossard !.... Et puis, avec cela.... le brave homme allait dire : il n'y a pas de presse, vous savez.... Mais il se ravisa et dit : Avec cela, est-ce que vous ne consommerez pas quelque chose, ce matin ? l'air est trop vif, piquant, et, tenez ! j'ai de quoi dans ma cave, frais arrivé de France, qui vous réchauffera le sang !

—C'est bien, apportez-en une bouteille pour commencer, en attendant un ami et le déjeuner, que vous allez me préparer.

—Ah ! tout de suite, mon bon M. Brossard.

Et le bonhomme s'élança au cellier pour rapporter ce que demandait son hôte, puis à la cuisine ordonner le déjeuner.

—Maintenant, se disait ce dernier, j'espère que Lanouiller ne tardera pas trop, autrement, j'aurais besogné pour rien....

Pendant qu'il ingurgite quelques coups d'eau-de-vie, et qu'il est en pleine lumière, je me permettrai de le croquer sur le vif.

Brossard, devant jouer un rôle important dans ce récit, il convient que j'en donne une petite description, au physique seulement, car au moral le lecteur pourra le juger bientôt.

Cet homme ne dépassait pas la moyenne, environ cinq pieds cinq pouces, un peu maigre, mais moins que ne le faisaient paraître ses pommettes saillantes. Son visage était jauni par le hâle et rougi par un usage immodéré et prolongé de méchantes liqueurs enivrantes, vrais toxiques.

Il louchait de l'œil gauche, et quand un rictus entr'ouvrait sa bouche et mettait à nu quelques dents jaunes et ébréchées, on ne pouvait réprimer un frisson de crainte en songeant avec effroi que la rencontre de cet individu, dans un endroit isolé ou tard le soir, n'importe où, ne serait pas bonne à faire.

Tout à coup, un homme parut sur le seuil de l'auberge.

Un nouveau personnage venait d'entrer. Brossard eut une exclamation joyeuse.

—Tiens ! Lanouiller !.... Arrive donc ici, paresseux ! lui cria-t-il. Il y a longtemps que l'on t'attend !

Lanouiller obéit et prit place vis-à-vis de Brossard.

—As-tu déjeuné ? demanda ce dernier ?

—Non.

—Alors, ça se trouve bien, tu partageras mon repas, et pendant que nos dents travailleront, nous parlerons.... car j'ai une importante chose à te communiquer.

Et jetant un coup d'œil dans la salle pour s'assurer qu'ils étaient seuls, il dit plus bas :

—Si tu veux coopérer avec moi dans une petite affaire où tu ne courras aucun danger, notre fortune est faite, à tous deux !.... Nous aurons de l'or.... des monceaux d'or !....

—Dis-tu vrai ? répliqua Lanouiller, surexcité.

—Là ! là ! fit Brossard. Ne te monte pas si vite ; garde un peu plus de pouvoir sur tes nerfs.... Il ne faut pas que nous attirions l'attention de maître Lagarde, que j'entends venir avec mon déjeuner.

L'aubergiste entrait, suivi d'un aide, et en un tour de main, un repas succulent s'étalait sur la table. Les narines des deux lurons se dilatèrent et aspirèrent avec volupté le fumet des viandes placées devant eux.

Ne songeant qu'au présent, il attaquèrent avidement le déjeuner, n'étant point habitués à pareille bonne fortune.

D'amples libations arrosèrent leur repas.

Enfin, quand ils eurent englouti presque tous les mets servis, Lanouiller songea le premier aux affaires.

—A présent, parle ! dit-il, je t'écoute avec la plus grande attention !

—C'est ça !.... Eh ! bien, figure-toi qu'hier matin j'ai retrouvé une ancienne connaissance, qui avait suivi MM. de la Vérendrye dans plusieurs expéditions.... Tu sais, ceux qui pénétrèrent dans l'ouest jusqu'aux montagnes de roches, en 1743 ?

—Oui ; même que le père doit repartir au printemps pour ces régions lointaines.... à la découverte d'une mer ?.... Faut aimer à se promener, car, pour ce que ça enrichit !....

—Il arrive parfois, mon cher Lanouiller, qu'en voyageant ainsi on peut trouver un trésor....

—Bast ! En a-t-il trouvé, lui, M. de Varennes ?

—Non !.... Il ne travaille que pour la gloire.... et Dame Fortune est toujours aveugle pour lui.

—As-tu été plus heureux, toi ?.... Aurais-tu trouvé un second Pactole ?....

—Oh ! non !.... mais....

Eh bien ! tu vois.... interrompit Lanouiller.

—Mais, laisse-moi finir !.... si je n'ai pas eu la main chanceuse, j'en connais un qui l'a eue....

—Va-t en, blagueur !

—Puisque je te le dis !.... d'ailleurs ne pense pas que j'ai passé à ton domicile, ce matin, uniquement pour le plaisir de t'offrir à déjeuner avec moi !.... Ecoute donc, et ne m'interromps plus.

" Je disais donc que j'ai renouvelé connaissance avec un ancien compagnon de voyage.... qui n'avait plus le sou.... mais lui ne m'a pas reconnu.

" La nuit précédente, le sort m'avait favorisé au jeu, et j'avais des jaunets dans ma poche. Donc, quand je vois le peau-rouge.... Tiens, je ne t'ai pas dit que c'en était un ?.... et que je m'aperçois qu'il ne me reconnaît pas, je lui offre un petit coup.... parce que tu sais— ou tu ne sais pas—de l'eau-de-vie, il n'y a rien comme ça pour renouveler l'amitié avec les peaux-cuivrées.... Mon homme ne refuse pas, et, en sirotant notre liqueur, je lui dégoise cinquante choses du passé qui lui prouvent que je le connaissais bien. Je lui offre d'autres verres, que le gaillard avale gaiement. Et nous devenons bons amis, le Bison et moi....

—Le Bison ! Celui qui a été assassiné la nuit dernière ?

—Oui

—Mon chef, monsieur le sub-délégué de l'Intendant, m'a fait avertir de cette affaire, et dire qu'il aurait besoin de mes services plus tôt que d'habitude, ce matin, pour prendre en note ce que l'enquête, qu'il veut faire, lui révèlera.

—Je payai plusieurs consommations au pauvre diable qui, lorsque l'eau-de-vie eût noyé sa raison, s'oublia dans sa reconnaissance pour ma bonté envers lui, à me dire qu'il m'en récompenserait un jour.... après son retour de l'expédition qui s'organisait.... qu'il me donnerait de l'or au centuple pour l'argent que je dépensais à lui payer de l'eau-de-feu.

" Je compris immédiatement que l'Indien connaissait l'endroit d'une mine d'or, et je résolus, si possible, de me rendre maître de son secret.... Je fis semblant de douter de ses paroles Cette ruse eût son effet ; il se fâcha de mon manque de foi à son égard.

—Le Bison n'a pas la langue fourchue, me dit-il, il dit vrai, et pourrait prouver, confondre le visage pâle....

—Voyons-les donc ces preuves, dis-je en ricanant, mais le vieux chef avait éventé mon stratagème, et après cela, je n'ai pu lui tirer une parole du corps sur ce sujet.

" Néanmoins, je ne me tins pas pour battu.

" Je voulus avoir ces preuves que le bonhomme pouvait produire —cela devait être un écrit—et je m'attachai à mon sauvage. Je simulai un vif regret d'avoir douté de ses paroles ; je fis le bon ami, et j'allai jusqu'à lui prêter une couple de louis d'or. Enfin, je parvins à endormir sa méfiance, et le soir venu, notre amitié s'était resserrée, et nous buvions ferme ensemble. Cela se passait au Fusil d'Argent sur la rue Notre-Dame....

—Une bonne place, fit Lanouiller.

—Vint la nuit ; il fallut sortir.

Je laissai partir le Bison, mais j'étais sur ses talons. A peine étions-nous dehors que, m'assurant qu'il n'y avait personne venant de notre côté, je lui enfonçai mon couteau trois ou quatre fois dans le corps. La dernière fois, j'ai dû y laisser mon arme qui s'était fixée solidement dans la carcasse du sauvage.... Mais elle ne sera pas un indice accusateur. Je fouillai le vieux et je repris d'abord mes jaunets ; il fallait bien rendre à César, ce qui était à César.... et c'est tout ce que je pus trouver sur lui....

—Mais, alors ?

—Minute ! mon cher !.... J'avais fini ma besogne, et je contemplais ma victime avec colère.

" Vieille peau-rouge, lui disais-je, j'ai bien envie de te donner des coups de pieds.... de m'avoir poussé à te mettre dans cet état inutilement.... Pourquoi m'as-tu dit que tu avais des preuves ?.... Mais, soudain je pensai qu'à l'auberge où le Bison logeait, parmi ses effets—s'il en avait—j'aurais peut-être la clef du mystère.

" A ce moment, mon oreille perçut des bruits de pas se rapprochant.

" Je me blottis dans la porte cochère voisine. Elle était profonde ; et, caché dans l'un de ses angles obscurs, je vis quatre hommes s'arrêter autour du Mandane avec des exclamations d'horreur.

" Ces bonnes gens, fit-il en ricanant, ramassèrent la forme inanimée et la portèrent à l'auberge que nous venions de quitter.

" La curiosité me retint sur les lieux, et bien m'en prit.

—Ah ! pour le secret ? fit l'ami de Brossard. Celui-ci hocha la tête en signe affirmatif, mais avant de continuer son récit se versa une large rasade.

—Cinq minutes après que ces hommes eurent disparu derrière la porte publique de l'auberge, je m'en approchai, et je collai mon œil contre une fente de l'un des volets ; je vis qu'on avait déposé le mo-

ribond sur le lit de l'aubergiste. Malheureusement, je ne pouvais entendre ce qui se disait en dedans.... et tu sais si je suis curieux.

—Oui, et avec ta curiosité tu finiras mal !....

—Juge un peu de mon étonnement, mon vieux, quand de mon poste d'observation, je constatai que l'indien reprenait ses sens. Je croyais pourtant l'avoir à jamais privé du goût du pain. Il faut que j'entre, me dis-je, et que j'entende ce que l'on va se raconter ! Jouant d'audace, j'ouvris la porte de l'auberge et je me glissai dans la grande salle, aussi silencieusement que la couleuvre. J'y étais à peine que l'ouïe si fine du peau-rouge saisit ma présence, et il eut une crise.

" Lors de ma visite à l'auberge, j'avais observé la disposition des pièces, et je me jetai comme un trait dans une autre chambre, où l'on n'eut pas l'idée de regarder. Peu après, j'écoutais parler le Mandane, qui dévoilait son secret à deux jeunes gens.... et sais-tu qui ?

—Comment veux-tu que je le sache ?

—C'est vrai. Eh bien ! c'était messieurs de la Vérendrye et de Noyelles.

—Est-ce vrai ?

—Paraît que le Bison avait une amulette représentant un aigle noir, et que, dans cette image, était le secret.

—Ça se complique. Il devient plus difficile maintenant de mettre la main sur l'amulette.

—Peut-être que non, dit Brossard, mais ouvre grandes tes oreilles. Et c'est à partir d'ici que j'ai besoin de toi pour réussir.

VI

UNE SURPRISE

En route, Pierre demanda à Joseph s'il raconterait au juge tout ce qu'il savait concernant les confidences et le trépas du sauvage.

—Non, répondit Joseph. Le secret que m'a révélé le Bison m'appartient désormais, et je ne vois pas qu'il soit sage d'en parler. Il y en a trop qui voudraient en profiter.

—En effet, c'est bien ce que je pense. Mais, il me vient une idée : c'est qu'il serait plus prudent de prendre le contenu de l'amulette et le laisser chez moi, n'emportant que le talisman chez monsieur le juge.

—Très bien ! Pour nous rendre chez ce monsieur, nous passons à ta porte, et cela ne nous retardera guère d'entrer pour nous conformer à ton désir.

—Qui peut avoir donné nos noms au juge inquisiteur ? demanda Pierre.

—Oh ! probablement l'aubergiste.

—En effet, je n'y pensais pas.

Déjà la nouvelle du meurtre se répandait dans la ville, et les deux gentilshommes entendaient sur leur route divers groupes commentant

ce crime. Beaucoup se dirigeaient vers l'auberge de la rue Notre-Dame.

La justice avait visité cet endroit, et, par égard pour MM. de la Vérendrye et de Noyelles, au lieu de les faire appeler au Fusil d'Argent, lors du commencement de l'enquête, le juge les avait priés de se rendre à son bureau pour recevoir leur témoignage.

Ils n'eurent pas à attendre une minute quand ils se présentèrent chez le magistrat. Ce fonctionnaire était inconnu de Joseph, qui avait vécu trop longtemps hors de Ville-Marie, mais tel n'était pas le cas pour Pierre. Les deux hommes échangèrent un salut amical.

—A mon regret, messieurs, dit le représentant de la justice, je suis obligé de vous déranger. Comme vous le savez, un crime a été commis : l'un des Mandanes, de passage dans nos murs, a été assassiné la nuit dernière. Ses confrères crient vengeance ! Ce sont des alliés que nous voulons conserver, et je suis chargé de découvrir le coupable et de le punir sévèrement. Je ne vous retiendrai pas longtemps ; nous allons commencer tout de suite.

Raffermissant ses lunettes sur son nez, il commença son interrogatoire, tandis que maître Lanouiller, son clerc, inscrivait rapidement les réponses.

Il est inutile pour nous de reproduire le récit que Joseph et Pierre firent de ce meurtre.

Seulement, quand ils eurent terminé leurs dépositions, un évènement se produisit qui causa uue grande surprise à tout le monde—excepté à Lanouiller.

On heurta à la porte du cabinet du juge, et lorsque le greffier ouvrit, on lui remit un pli cacheté, qui venait d'être apporté par un inconnu. Cette missive portait le nom de Sieur Varin, sub-délégué de monsieur l'Intendant.

L'on comprendra facilement la stupéfaction de cet homme, en y lisant une accusation directe d'assassinat contre les sieurs Louis-Joseph de la Vérendrye et Pierre de Noyelles.

C'était bien cela ; on accusait ces deux messieurs d'avoir tué le sauvage Mandane.

Le juge ne pouvait en croire ses yeux, et il relut le court billet devant lui. Les termes ne pouvaient être plus précis. On y donnait même un mobile.

—Messieurs, dit le juge aux deux jeunes gens, je viens de recevoir cette lettre qui, il est vrai, est anonyme. Je vais vous étonner certainement en vous apprenant qu'on vous y accuse d'être les auteurs du forfait de la nuit dernière.

Pierre et Joseph eurent un geste d'horreur, et allaient protester énergiquement contre une accusation aussi infâme, mais le magistrat leur imposa silence, d'un signe de la main.

Il continua :

—Je me hâte de vous dire que je n'en crois pas un mot. Votre réputation est trop bien connue pour que je vous soupçonne un seul instant ; sans compter que vous avez des témoins dans la personne de vos serviteurs pour établir votre présence chez M. de Longueuil et

votre départ de la belle fête de notre gouverneur pour rentrer chez vous.... mais.... (et le juge hésita un peu) mais.... voici qu'on vous prêterait un mobile pour ce crime, dans cette lettre.... et je suis sûr que vous devez être curieux de savoir lequel ?

—Oui, nous sommes bien curieux de le connaître, dit Pierre.

—On y dit : le vol d'un secret important.

Et reportant ses yeux sur le document sans signature, il lut lentement :

" MM. de la Vérendrye et de Novelles ont lâchement assassiné le pauvre vieillard indien pour s'emparer d'un secret que renfermait une amulette que le sauvage portait suspendue à son cou. Cette chose représentait un aigle noir. Ce secret doit indiquer l'emplacement d'une mine d'or, d'une richesse fabuleuse."

—C'est tout, fit le sub-délégué en regardant attentivement ses auditeurs. Qu'en pensez-vous ?

Les deux amis se regardaient surpris.

—M. le juge, dit Joseph en avançant d'un pas vers ce fonctionnaire, cette lettre est une infâme machination. Au sujet de cette amulette dont on fait mention, voici ce que j'ai à dire : Après avoir recueilli sur le sol le sauvage pres ue inanimé, et l'avoir porté dans l'auberge voisine, il revint à la vie. Je connaissais le vieillard de longue date, et quand il me reconnut près de lui, il en fut bien aise. Il comprenait que ses heures étaient comptées et, je suppose, me trouvant alors la personne auprès de lui qu'il aimait le plus ici, il voulut me léguer un supposé secret que cachait une amulette.

" Ce talisman qu'il gardait précieusement en souvenir d'un frère aimé, chef comme lui dans la nation des Mandanes, m'a été donné par le mourant."

Personne ne faisait attention au clerc du juge qui écoutait fièvreusement les paroles de Joseph. Si on l'eût regardé, on aurait certainement remarqué son excitation.

—Brossard ne mentait pas, se disait intérieurement Lanouiller.

—Chez moi, en présence de M. de Noyelles, nous avons réussi à ouvrir l'amulette, et....

—Et vous avez trouvé ?.... interrompit le juge, profondément intéressé.

Il répugnait à M. de la Vérendrye de dire un mensonge mais il ne voulait pas non plus livrer son secret.

L'interruption du juge vint fort à propos pour lui permettre de chercher un biais, une réponse équivoque, qui, ne blessant pas sa conscience, lui donnerait un moyen de se tirer d'affaire heureusement.

Mais il n'eut pas ce trouble.

De Noyelles n'avait pas le même scrupule que Joseph.

A la question : " Et vous avez trouvé ? " il s'empressa de répondre :

—Rien ! Evidemment M. le sub-délégué, le pauvre cuivré divaguait, car nous en sommes quittes pour nos frais.

Le juge eut l'air désappointé, Tout en croyant à la parfaite innocence des deux hommes sur la question du meurtre, il n'était pas sans ajouter foi à la lettre anonyme pour ce qui touchait à l'amulette.

D'abord, au commencement de son témoignage, M. de la Vérendrye avait passé sous silence le secret du Bison ; venait ensuite la lettre mystérieuse, et tout se déclarait, hors l'existence du secret.

M. de la Vérendrye avait donc intérêt à se taire.

Et une mine d'or !.... d'une richesse fabuleuse !.... comme le disait le billet.

—Bigre ! pensait le magistrat, si je pouvais mettre la main sur ce secret !.... mais, à présent, il n'y a rien à faire !.... je vais les congédier, et puis, je les ferai espionner !.... Plus tard, nous verrons

—Messieurs ! reprit-il à haute voix, je vous remercie beaucoup des renseignements que vous avez donnés à la justice. Je vais m'occuper avec zèle de cette affaire—il était sincère—et je ne désespère pas de découvrir le coupable.

Voyant que le juge n'avait plus besoin d'eux, les jeunes gens prirent congé de lui Mais Joseph, se ravisant soudain, se tourna vers le magistrat.

M. Varin, dit-il, je pense que si vous pouviez mettre la main sur l'auteur de l'écrit anonyme, vous auriez trouvé l'assassin de l'ancien chef des Mandanes.

Frappé par ces mots, le juge murmura ;

—En effet !.... cela se pourrait.... je vais y réfléchir !....

C'est Lanouiller, qui n'était pas de bonne humeur.

—Diable ! se disait-il, nous ne sommes guère plus avancés ! Brossard a fait de la besogne inutile et qui lui attirera peut-être plus d'ennui que de bien !.... Mais, tout de même, son idée était ingénieuse pour forcer le secret des deux gentilshommes.

—Lanouiller !

—Monsieur le juge ?

—Crois-tu qu'il n'y avait rien dans l'amulette de l'aigle noir ?

—Je crois tout le contraire.

—-Mais alors ?

—On a dépouillé l'amulette de son contenu, que l'on cache avec soin.

—Une mine d'or !.... d'une richesse fabuleuse !.... murmura le juge. Je pourrais retourner en France et vivre en grand seigneur le reste de mes jours !.... Haussant la voix, il dit : Je serais curieux de savoir ce qu'il y a de vrai dans toute cette histoire.

C'était énoncé avec intention, on le comprend.

—Il y aurait peut-être moyen de satisfaire le désir de monsieur, dit Lanouiller.

—Dis-tu vrai ?.... Tu sais, c'est simplement par curiosité, et je ne veux être mêlé à rien....

—Ne craignez pas, je vais essayer de vous faire ce petit plaisir, sans nuire à personne.

—Bon ! tu es un brave garçon, Lanouiller !

Le juge était une créature de Bigot, cet être aux sentiments les plus vils, qui semble avoir inculqué tous ses vices à ses subordonnés, dès son arrivée au Canada. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure si nous voyons cet homme si avide de gain.

—Tout de même, se disait son clerc, c'est une curiosité singulière qu'a monsieur le juge ; mais si je mets la main sur le secret de l'amulette, la curiosité du juge ne sera pas de longtemps satisfaite !.... Ah ! que ne ferait-on pas pour ce vil métal ! Allons trouver Brossard, qui doit sécher d'impatience de connaître ce qui s'est passé.

VII

EN ROUTE POUR LE NORD-OUEST

On comprendra facilement toutes les réflexions qui se présentèrent à l'esprit des deux amis, quand ils s'en retournèrent après leur entrevue avec le juge. Cette lettre mystérieuse les occupait entièrement.

—Elle est de l'auteur du crime, sans doute, disait Joseph.

—Je le crois, répondait Pierre. Quel être sait quelque chose du secret de l'amulette, sinon l'assassin ?

—Je me rappelle, reprenait Joseph, que le Bison, au milieu de ses confidences, s'arrêta, prêtant l'oreille à un bruit imperceptible pour nous, dont l'ouïe n'est pas aussi exercée, disant que son ennemi était dans la pièce voisine.... T'en souviens-tu ?....

—Oui, et je crois que si nous avions examiné toute la maison, nous aurions peut-être trouvé le coupable....

—Que nous a dit le sauvage mourant ? demanda de Noyelles, d'avoir à nous méfier d'un.... d'un....

—Arrête ! dit Joseph, c'est un drôle de nom, comme les indiens seuls savent en donner, dans leur langage figuré.... c'est.... l'Œil-croche !

—Eh bien ! ne serait-ce pas là un indice ?.... Vague, si tu veux, mais c'est toujours quelque chose !

—Oui, c'est quelque chose, quoique bien peu !.... Par Œil-croche, le vieux Mantane a voulu dire : louche, et les personnes qui louchent, tout en n'étant pas très répandues dans la colonie, se voient assez souvent pour que notre piste soit difficile à relever.

—Qui sait ? dit Pierre. Œil-croche ne signifie qu'un œil affecté par le strabisme, et c'est plus rare que deux. Dans tous les cas, il faudra d'abord étudier nos cartes, et les brûler, et cela aussitôt que possible. De la sorte, notre secret ne pourra pas tomber entre des mains étrangères.

Joseph approuva ce propos.

Mais un évènement triste et douloureux vint, à quelques jours de là, changer tout à fait le courant des idées du pauvre garçon, ainsi que de son parent, Pierre de Noyelles.

Le père de M. Joseph de la Vérendrye ; celui qui, avec une indomptable énergie et au sein de difficultés et de dangers sans nombre avait ouvert l'Ouest Canadien au flambeau de la civilisation,

rendait l'âme, le 6 décembre 1746, après quelques jours de maladie. (1) M. Pierre Gautier de Varennes avait alors soixante et quatre ans révolus. Malgré cet âge qu'il portait allégrement ; malgré toutes les fatigues endurées dans ses voyages sans compter les misères et les dégoûts dont ses envieux ou ses ennemis n'avaient cessé de l'abreuve r; malgré le peu de profit financier qu'il en avait retiré, l'intrépide Canadien, une semaine avant son trépas, songeait encore à organiser une nouvelle expédition pour l'Ouest.

" De Varennes, le pauvre grand découvreur du Nord-Ouest, fut l'une des gloires les plus rayonnantes du Canada," a écrit l'une de nos plus belles plumes de romancier, muette maintenant (2), et une autre, celle d'un historien, le glorifie par ces mots : " Deux figures se détachent au-dessus de toutes les autres dans la galerie des personnages que l'histoire nous présente comme les fondateurs du Canada : Samuel de Champlain, et de la Vérendrye.... le second arrivé sur la scène un siècle plus tard découvrit et fonda le nord-ouest. L'œuvre de chacun d'eux a été définitive en ce sens qu'elle n'a pas été interrompue par leur mort. Une fois leurs travaux accomplis ils se sont couchés dans la tombe heureux et triomphants (3)."

Comme l'illustre fondateur de Québec, Gautier de Varennes ambitionnait de découvrir de nouvelles contrées pour les livrer à la civilisation, et pour le roi de France.

Joseph prévint aussitôt son frère aîné, François de la Vérendrye, de la mort de leur père.

François reçut la triste nouvelle à Michilimakinac où il s'occupait de l'achat des approvisionnements des forts. Craignant d'être supplanté par les ambitieux dans les postes de l'Ouest, il se rendit en toute hâte à Montréal, afin d'y faire valoir ses droits à la succession de son père (4). Mais tout avait été réglé autrement. Vers le milieu du mois de février 1750, le sieur Le Gardeur de Saint-Pierre avait été nommé en remplacement du père de Joseph, pour le voyage projeté.

Quand les deux jeunes gens se présentèrent à M. de Saint-Pierre, ils n'en furent pas bien reçus, et celui-ci ne voulut prendre avec lui que M. de Noyelles.

Cela ne faisait point le compte des deux amis.

François de la Vérendrye avait usé de tous les moyens pour obtenir la direction de l'expédition, mais n'avait pu y réussir. On voulait garder à Montréal les trois fils de la Vérendrye, pendant que de St-Pierre serait là-bas, dans l'Ouest.

La saison s'avançait. François devait s'occuper des vivres et provisions des hommes à son service sous peine de les voir périr, et devait attendre leur retour pour ne point les laisser piller et abandonner

Ce fut à grand peine que François obtint la permission d'aller au-devant de ses gens ; (5) Joseph l'accompagna, tandis que Pierre

(1) Rapport sur les Archives du Canada, 1887, page clii.
(2) Joseph Marmette.
(3) B. Sulte. *Hist. des Can. Français*, vol. VI.
(4) Abbé G. Dugas. *L'Ouest Canadien*, p. 123.
(5) Abbé G. Dugas. *L'Ouest Canadien*, p. 127.

de Noyelles, avec les gens de M. de St-Pierre, devaient le rejoindre peu après.

Chaque printemps, un nombre considérable de canots d'écorce partaient de Ville-Marie pour l'Ouest, allant faire la traite des pelleteries avec les sauvages, mais il n'y avait jamais eu autant de monde sur la plage ou sur les quais de la ville pour voir partir ces immenses flottilles que le 5 juin 1750, à l'occasion du départ de M. St-Pierre et ses gens, comprenant une compagnie des troupes détachées de la marine du Canada, et dont il était capitaine.

Tout Montréal était sorti ; et au bruit des acclamations de la foule les canots d'écorce s'élancèrent gaiement.

L'embarcation que montait M. de Noyelles était d'environ trente-quatre pieds de long, de trois pieds de profondeur et cinq de large ; elle portait une charge de la pesanteur de deux tonneaux, et avait pour équipage huit hommes, tous hardis nageurs.

Voici comment on voyageait sur nos lacs et nos rivières en ce temps-là : A tous les deux milles on arrêtait quelques minutes pour fumer, et quand on faisait un portage, c'est-à-dire lorsque la navigation était interrompue par un rapide ou une chute, il fallait atterrir ; alléger le canot ; et les hommes, à terre ou dans l'eau, le remorquaient jusqu'à ce que le rapide fût passé ; ou bien, on le portait sur les épaules jusqu'à l'endroit le plus rapproché d'où il était possible de continuer la route.

On n'arrêtait pas pour se faire sécher, mais on continuait sans relâche jusqu'à l'heure du repas ou du coucher, et quand il y avait un portage à faire il était désigné par le nombre de repos ou d'arrêts qu'il fallait faire avant de le franchir.

Toutes ces choses intéressaient fort M. de Noyelles. Chaque jour lui présentait quelque chose de nouveau.

Mais ce n'était là qu'un commencement, et bien d'autres choses devaient l'étonner en chemin.

A la vue d'une croix tombale, quand un cours d'eau était franchi ou qu'un autre commençait, les voyageurs ôtaient leurs coiffures et se signaient, pendant qu'ils disaient une courte prière.

Ensuite, les avirons nageaient en cadence sous le rythme des beaux chanteurs de l'expédition.

On chantait :

Dans mon chemin j'ai rencontré
Trois cavaliers fort bien montés,
Lon, lon, loridon, deine,
Lon, lon, laridon, dai.

Et tous reprenaient en chœur :

Lon, lon, etc.

Ou bien :

Quand j'étais chez mon père, (*bis*)
Petite et jeune étions,
Dondaine et don,
Petite et jeune étions,
Dondaine.

Ou d'autres du même genre.

Tous ceux à bord qui pouvaient chanter le faisait avec un vif plaisir.

Et le chœur, un chœur formidable, puissant, réveillait gaiement les échos sonores d'alentour.

Le soir venu, le commandant ordonnait l'atterrissage. Le souper se prenait avec appétit ; puis, les sentinelles placées, les autres personnes se livraient au repos.

Après un voyage de six semaines, sans alerte, sans rencontre fâcheuse, tout le monde arrivait, le 12 juillet, à Michilimakinac, où les Français avaient un poste.

C'est à ce poste que M. de Saint-Pierre rejoignit les frères de la Vérendrye ; il offrit des excuses à François pour la conduite qu'il avait tenue envers lui. Il se dit bien fâché de ne pas les avoir avec lui, et leur témoigna beaucoup de regrets.

Joseph crut le moment favorable pour parler et demanda la permission de suivre son ami, M. de Noyelles, ce à quoi M. de Saint-Pierre consentit sur le champ.

Ayant pris un repos de trois semaines, ils partirent pour le Sault Sainte-Marie.

En arrivant en cet endroit, ils rencontrèrent des gens d'en haut retournant à Montréal. Ces hommes étaient partis de bonne heure au printemps et revenaient, leurs canots lourdement chargés de riches pelleteries. Les canotiers de la troupe de M. le chevalier de Saint-Pierre, en les apercevant, les saluèrent des cris de : " Bonjour ! Comment ça va, les mangeurs de lard ? "

Ceux que l'on apostrophait ainsi répliquèrent sur le même ton : " Eh ! mais pas trop mal, mangeurs de suif et de blé d'inde ! "

Les voyageurs qui montaient—c'était le terme employé lorsqu'on se rendait dans les pays du Nord-Ouest—que pour faire le convoi des fourrures, demandaient une meilleure nourriture que leurs confrères qui s'engageaient pour aller faire la traite ou toute expédition de longue haleine, etc, et on leur donnait du lard, d'où leur était adressée par dérision l'épithète de : mangeurs de lard (1).

Les Français firent, au Sault, une halte de quelques heures tout au plus, puis ils entrèrent dans le lac Supérieur dont ils côtoyèrent la rive nord jusqu'à la rivière de la Flèche, vis-à-vis l'extrémité sud de l'île Royale.

Le lendemain, ils quittaient ce lieu pour le fort Saint-Pierre, au lac La Pluie, le premier établissement des postes de l'Ouest.

Le plus difficile du voyage commençait, et il fallait une pratique bien formée pour en connaître tous les chemins.

Du lac Supérieur au fort Saint-Pierre la distance est de deux-cent-cinquante milles environ, mais il y avait dix portages à faire, tantôt du côté nord, tantôt du côté sud de la rivière. Le premier de ces portages, et le plus long est de trois lieues.

Aussitôt arrivé à ce premier poste, M. de Saint-Pierre convoqua en assemblée, tous les sauvages des environs et dans une harangue

(1) Le *Can. Antiquarian*, vol. III page 48—1893, publié à Montréal.

bien tournée leur fit grandement valoir la bonté que le roi son maître avait de les faire visiter et de pourvoir à tous leurs besoins.

Il fut écouté religieusement, mais quand il cessa de parler, les sauvages, selon leur habitude, lui demandèrent des présents, qu'il n'accorda qu'en partie, car il n'y avait pas moyen de les satisfaire.

De Noyelles, émerveillé de tout ce qu'il voyait, ne s'étant jamais aventuré aussi loin de Ville-Marie, avait souvent recours aux lumières de M. de la Vérendrye pour des explications qui lui étaient très intéressantes et très instructives.

Le commandant représenta à ces nations combien M. le général leur père était peiné relativement à la guerre qu'ils ne cessaient de faire aux Sioux ; que s'ils voulaient donner des preuves de leur soumission et de l'obéissance qu'ils devaient à un bon père, il fallait qu'ils discontinuassent d'aller en guerre contre les Sioux, Sakis, Puants et Renards qui n'étaient pas moins chers qu'eux à Ononthio ; que pour concilier leurs esprits leur père avait détaché M. Varin chez les Sioux et autres nations, pour les porter également à la paix et à la plus parfaite union. (1)

Il leur signifia en même temps que si, malgré ces défenses, ils persistaient à faire cette guerre, comme par le passé, ils le mettraient dans la dure nécessité de les priver des secours que les Français introduisaient chez eux avec beaucoup de peine et à grands frais. Il ajouta qu'ils ne pouvaient pas raisonnablement oublier combien était affreuse leur misère avant qu'ils eussent des Français chez eux.

La réponse des sauvages lui plut, surtout celle des deux chefs les plus considérés : mais il n'osa compter entièrement sur leur parole, et il fit bien.

Ayant pris congé de ces gens, les Français continuèrent leur route par la rivière la Pluie et le lac des Bois au fort Saint-Charles, puis, par le chemin de l'angle du Nord-Ouest à la rivière Rouge, et au fort de ce nom ; ensuite, remontant le cours de l'Assiniboine jusqu'au fort La Reine,—où est aujourd'hui Portage-des-Prairies,—il s'installa pour hiverner.

Il apprit bientôt que les sauvages réunis au fort Saint-Pierre étaient partis en guerre, mais il était trop éloigné d'eux pour les en empêcher.

Le manque de vivres que l'on avait coutume de trouver au fort Saint-Charles, ou au fort Maurepas, à l'embouchure de la rivière Ouimipik, mit le capitaine dans l'absolue et indispensable obligation de dépêcher M. le chevalier de Niverville, enseigne des troupes détachées de la marine, à la rivière Paskoyac, où, ne pouvant se rendre en canot, le chevalier fut obligé de cacher dans les bois une partie de ses vivres, et d'emporter l'autre partie avec lui sur des " tobagans " —traîneaux sauvages.

Il n'est point de misère qu'il n'éprouva ; n'ayant presque pas de vivres, il était exposé tous les jours, lui et sa troupe, à mourir de faim, n'ayant que la maigre ressource, pendant l'hiver, de quelques

(1) " Mémoire ou journal sommaire du chev. Jacq. Legardeur de St-Pierre chef de cette expédition."

poissons. C'est ainsi qu'il se soutinrent jusqu'au printemps, quand la pêche fut plus aisée et plus abondante.

Les deux amis, de la Vérendrye et de Noyelles appartenaient à la troupe de M. de Niverville, et Pierre, en subissant ces dures privations, se disait souvent que tout n'est pas rose dans la vie d'un découvreur, et que, n'était la perspective dorée qu'il entrevoyait au loin, il aurait bientôt planté là l'expédition, et serait retourné à Ville-Marie.

Le capitaine de Saint-Pierre avait donné l'ordre à M. Niverville d'aller établir un fort à trois cents lieues plus haut que celui de Paskoyac.

Le 29 mai 1751, M. de Niverville fit partir dix hommes, en deux canots, puis remontèrent la rivière Paskoyac (1).

Ces embarcations étaient commandées par M. de la Vérendrye, qui avait pour lieutenant, M. de Noyelles.

M. de Niverville devait partir un mois plus tard pour les rejoindre aux Montagnes-Rocheuses, mais la maladie le retint au fort Paskoyac.

Joseph et Pierre jubilaient et dans leur for intérieur remerciaient sincèrement la Divine Providence qui favorisait si visiblement leur projet. On leur donnait huit hommes bien armés, et deux canots chargés de vivres et de présents pour se rendre favorables les sauvages farouches qui barraient la route.

Enfin, on saurait donc ce qu'il y avait de vrai dans toute cette histoire du pauvre Bison !

C'est ce que pensaient les inséparables amis, au moment du départ de Paskoyac pour l'inconnu. C'est aussi le sentiment qui animait l'un des huit hommes donnés à Joseph.

Cet homme s'était attaché aux pas de Pierre, depuis Montréal, et ne l'avait jamais perdu de vue.

Le lecteur devine quel est ce personnage, qui porte sur un œil un petit morceau de cuir, comme si cet œil était malade.

Ajoutons que ce morceau de cuir avait été posé quelques jours avant le départ pour l'Ouest, à Ville-Marie, afin de cacher au regard observateur de M. de Noyelles un œil, un seul, qui louchait beaucoup, tandis que l'autre était bon.

C'était bien l'homme que le Bison voulait désigner par ce nom étrange de l'Œil Croche.

VIII

LES KINONGÉ-OUILINI

Les deux canots montés par les Français, après un voyage de dix à douze jours, atterrissent, un matin, sur la plage en face du Fort à la Corne, érigé dans un voyage antérieur par l'un des fils de M. de

(1) Journal de M. de Saint-Pierre. Il désigne par ce nom, je crois, la rivière Saskatchewan.

Varennes, en l'honneur du chevalier de la Corne, brave capitaine qui s'était distingué dans plusieurs combats.

Ici, Joseph accorde une journée de repos à ses hommes qui, certes, en avaient bien besoin, après avoir nagé ou portagé rudement depuis le Fort Paskoyac.

Cette courte halte ranima le personnel des canotiers, et l'on voyagea avec plus de rapidité. Bientôt il fallut décider par laquelle des branches ou fourches de la Saskatchewan on cheminerait.

Joseph avait déjà parcouru celle du sud, lorsqu'il accompagnait son père et aurait peut-être préféré suivre ce chemin mieux connu ; mais se rappelant que l'infortuné découvreur de la mine d'or avait trouvé son trésor au nord des sources de la branche sud, il opta pour la branche inconnue et inexplorée.

Mais il fallait s'avancer dans l'intérieur avec plus de prudence, et le chef de la petite troupe, plus expérimenté, prit le devant. L'embarcation de Noyelles suivait de près. S'il y avait rencontre dangereuse ou attaque, Joseph pouvait plus tôt savoir quelle tactique adopter.

L'Œil-croche ou Brossard, nom sous lequel il était connu des neuf personnes, avait cherché en vain un plan qui offrirait quelques chances de succès pour dérober à Joseph, l'amulette et son contenu, mais ce dernier se gardait trop bien.

Ce n'est qu'en partant du fort Paskoyac que Brossard s'arrêta à une idée qui le fit sourire.

Aussitôt il s'adressa à de la Vérendrye, et lui dit :

—Mon capitaine, l'étape que nous allons faire sera longue ; je vous demanderai une petite faveur au moment de nous mettre en marche. Je voudrais avoir charge de la cuisine. Je n'en suis pas à mon premier voyage, et sans pouvoir vous arranger des fricassés comme en font les bons cuisiniers de Montréal, je vous apprêterai des mets auxquels vous ferez honneur.

—C'est bien, lui répondit-on ; tu auras bientôt l'occasion de te distinguer et, si ta cuisine est goûtée de nos gens, rien ne t'empêchera d'avoir l'office que tu désires.

Au premier repas que prirent les Français, Brossard montra son talent culinaire et fut proclamé sur le champ cordon-bleu pour le reste de l'aventureux voyage.

Or, il y avait trois jours que les deux embarcations, faites d'écorce de bouleau, s'avançaient d'une bonne allure sur l'onde fugitive, quand on aperçut, au soleil couchant, des montagnes à l'horizon.

—Serait-ce là les Montagnes Rocheuses ? demandèrent quelques-uns.

—Non, répondit Brossard.

—Comment sais-tu cela ? interrogea Joseph, intéressé subitement, aurais-tu déjà pénétré jusqu'aux montagnes de roches ?

Brossard vit qu'il avait parlé trop vite et qu'il éveillait la curiosité de son chef, ce qu'il devait éviter.

—Non, dit-il, mais j'ai entendu dire que les Montagnes Rocheuses étaient aussi appelées montagnes brillantes, parce que, sous les feux

du soleil, le quartz brille, et celles dont nous apercevons le sommet dans le lointain ne brillent pas du tout.

—Tu as dit vrai, répondit Joseph. Ce que nous voyons là-bas est la cime des monts Vermillons, et le chef sauvage qui nous a visités à Paskoyac en avait parlé à M. de Niverville.

Là-dessus, on se disposa à la halte de la nuit.

Le lendemain, on partit de bonne heure. On avait hâte d'atteindre les montagnes entrevues la veille. De leur sommet on pourrait observer la nature du pays à plusieurs milles à la ronde. On pourrait aussi s'assurer s'il y avait des villages indiens en avant.

Mais on avait beau nager ferme, on n'arrivait jamais, et les montagnes semblaient presque toujours aussi éloignées.

Au milieu du jour, de Noyelles dit à son ami :

—Dis-donc ! nous n'avançons pas ! Est-ce que ces monts sont ensorcellés et reculent devant nous ?.... Voyons, qu'y a-t-il ?....

—Mon cher, prends patience, dit Joseph en riant. Nous coucherons près des montagnes rouges ce soir ; ne sais-tu pas que l'œil peu exercé ne peut mesurer avec justesse l'espace qui le sépare de tel ou tel point dans ces vastes étendues ?

Parfois un éclair de joie brillait dans l'œil libre de Brossard, mais il faisait bien attention qu'on ne le vît pas.

Il allait enfin mettre son projet à exécution et tenter de s'emparer de l'objet si ardemment convoité.

Bientôt la nuit couvre la nature de son manteau sombre. De la Vérendrye place ses sentinelles autour du camp, au nombre de trois, et les sept autres, sur un lit fait de branches de sapin, vont chercher dans le sommeil un repos réparateur qui leur donnera, pour les fatigues du jour suivant, de nouvelles forces.

Deux de ces derniers, avant de dormir, veulent fumer une pipe de tabac, mais la journée a été trop dure, la fatigue est trop grande, et leurs yeux s'appesantissent.

—Couchons-nous, disent-ils, cela vaudra mieux que de fumer.

Les sentinelles aussi sont lasses, et c'est avec peine qu'elles combattent le dieu Morphée, les invitant instamment à imiter leurs compagnons qui reposent si bien près d'eux.

Elles envient leur sort.

—Allons ! patience, et bientôt nous serons remplacés, se disent-elles mentalement.

Mais le sommeil se fait sentir plus impérieusement.

Et les trois hommes, chargés de veiller à la sécurité du camp, se cachant les uns des autres, s'appuient chacun contre un gros arbre, et.... s'endorment aussitôt.

Le feu du camp diminue graduellement.

Les ombres de la nuit se font plus épaisses : on ne distingue que vaguement les soldats.

Le feu est presque éteint ; c'est alors que l'un des dormeurs se soulève lentement de sa couche et va raviver le foyer mourant.

Ensuite, se glissant doucement vers les gens endormis, il les

pousse légèrement d'abord, puis les secoue rudement et les appelle par leurs noms ; mais personne ne répond.

Tous dorment profondément.

Le foyer, se ranimant, jette sa clarté renaissante sur cette scène nocturne et nous permet de reconnaître l'homme dont le sommeil a fui les paupières, tandis que ses confrères ont comme du plomb dans la tête et les membres.

C'est Brossard, dont un sourire de triomphe fait naître sur ses lèvres un rictus effrayant.

M. de la Vérendrye est enfin à sa merci ! Il va pouvoir le fouiller et lui enlever l'amulette ! Il en connaîtra le mystère ! Après, il saura bien la cacher et l'on ne pourra jamais soupçonner qui est le voleur.

Il jouit de son succès et le savoure.

—Dormez, mes chers amis, leur dit-il. Vous avez travaillé fort, ce dernier jour ; vous méritez de bien reposer.

Et il ricannait en continuant :

—Mes gars ! vous avez trop mangé ce soir ! cela appesantit la tête quand on prend un trop copieux repas à la fin du jour, et.... surtout quand on y a mis certaines herbes qui aident à tenir les yeux bien clos.

—Maintenant, continua-t-il, le secret !.... l'amulette..... Je brûle d'avoir le dernier mot de cette affaire....

Il s'approcha de M. de la Vérendrye, mais il s'arrêta tout à coup.

Il lui sembla entendre le bris d'une branche dans le fourré voisin. Il écouta attentivement ; aucun bruit ne vint troubler le silence de la nuit.

—C'est peut-être une des sentinelles, dit Brossard, je n'y avais pas pensé.

Elevant la voix, il appela :

—Est-ce toi, Vannier ?

Pas de réponse.

—Est-ce toi, Saint-Laurent ?.... Est-ce toi, Durand ?

Mais ses interrogations furent sans échos.

—Suis-je fou ? les sentinelles ne sont pas plus fortes que les autres !.... Tous ont mangé de mon ragoût aux fines herbes, et tous dorment !.... Allons ! à l'œuvre !

Il se pencha sur M. de la Vérendrye pour visiter les poches de son habit.

Il s'arrêta épouvanté.

Un cri effroyable venait de résonner à son oreille et, en un clin d'œil, il se vit terrassé et garrotté,

Ses compagnons eurent le même sort que lui, mais le narcotique puissant continua son œuvre, et nul ne s'éveilla alors.

Ce que voyant, les sauvages, qui s'étaient emparés des Français, surpris de ce fait, s'adressèrent à Brossard, qui se croyait sur le point d'être massacré et ne savait à quel saint se vouer. Il eut voulu en invoquer quelques-uns, mais ne se rappelait plus comment le faire. A Dieu, il se serait bien recommandé ! Hélas ! toute sa vie passée à faire le mal se dressait, terrible, devant lui.

Les sauvages étaient environ une vingtaine. Leur chef s'approcha de Brossard et lui parla, mais ce misérable ne put répondre. La terreur paralysait sa langue. Au même instant un sauvage avait voulu faire un festin du restant du souper des blancs, mais son palais reconnut bien vite la substance étrangère qui y avait été mêlée pour causer l'assoupissement des sens et le sommeil léthargique dont les Français étaient victimes.

Il vint aussitôt annoncer sa découverte à son chef.

Celui-ci ayant vu Brossard penché au-dessus de Joseph endormi, comprit tout de suite qu'il avait affaire à un voleur, et le fit surveiller plus étroitement.

Les sauvages firent ensuite un grand feu, afin de mieux voir, et comptèrent leur butin.

Enfin, à la pointe du jour, ils allèrent chercher leurs canots cachés près de là, la veille, et les mirent à l'eau après y avoir placé les soldats toujours sous l'influence du narcotique, et remontèrent la rivière tous ensemble.

Trois heures plus tard les peaux-rouges arrivaient à leur village et jetaient dans une grande cabane, les blancs toujours garrottés, puis ils s'assemblèrent en conseil pour délibérer sur ce qu'il conviendrait de faire des visages-pâles.

Pendant qu'ils délibèrent et discutent sur le sort des Français, voyons ce que font ceux-ci.

IX

L'AIGLE NOIR

Pendant que le conseil des sauvages décidait de la vie des dix Français, l'effet du narcotique administré par Brossard se dissipait, et ces braves gens reprenaient leurs sens.

Comment décrire leur stupéfaction lorsqu'ils se reconnurent prisonniers des sauvages ?

Pour mettre un peu d'ordre dans ses idées encore vagues, Joseph voulut avoir, des sentinelles, les détails au sujet de leur capture.

Que pouvaient-elles dire ?

Elles avouèrent, honteuses et confuses, que le sommeil, mais un sommeil irrésistible s'était emparé d'elles, et que c'était tout ce qu'elles savaient.

Il questionna ses autres hommes qui affirmèrent avoir éprouvé le même besoin impérieux de dormir. Brossard dit comme ses compagnons.

De la Vérendrye ne savait d'abord qu'en penser. Comme ce n'était qu'après le souper que cet engourdissement de ses hommes avait eu lieu, il conçut un soupçon contre son cuisinier. Une seule chose paraissait vraisemblable : le souper devait contenir une substance de nature à produire le sommeil.

Dans quel but ?

Il ne pouvait s'imaginer que le secret de l'amulette fut connu d'un tiers, et il attribua un autre motif à l'action de Brossard. Un vol vulgaire, probablement ?

Il se promit de le surveiller.

Il en était là de ses réflexions, quand la porte de la hutte s'ouvrit ; un chef sauvage entra, promenant ses regards sur chacun des prisonniers. Il vit, aux vêtements de Joseph et de Pierre, que ces deux-là étaient d'un rang supérieur, et il leur parla, mais Joseph, qui ne connaissait que quelques idiômes de l'Ouest, ne comprit pas les paroles du chef. Il branla la tête et souleva les épaules pour signifier qu'il n'entendait rien de ce qu'il lui disait.

Le sauvage employa un autre langage, celui des Mandanes, que Joseph connaissait bien.

Il lui fut donc facile de répondre.

Il apprit qu'ils étaient au pouvoir de la vaillante nation des Kinongé-Ouilini.

De la Vérendrye en éprouva un serrement de cœur. Les Kinongé-Ouilini avaient la réputation d'être féroces, cruels et sanguinaires.

—Quelle est votre intention à notre égard ? demanda-t-il.

—Vous l'apprendrez aujourd'hui, dit le chef en se retirant.

La séance au conseil n'avait pas été longue ni orageuse. D'un commun accord, il fut décidé que les étrangers périraient. Si on les laissait vivre et continuer leur chemin, plus tard ne reviendraient-ils pas plus puissants ? Il valait mieux les anéantir à présent ; n'avoir rien à craindre de ce côté.

Telles étaient les idées des sauvages.

Les blancs devaient donc mourir.

Quand les rayons du soleil furent un peu moins ardents, c'est-à-dire vers les trois heures de l'après-midi, ces Kinongé Ouilini vinrent chercher leurs captifs pour les amener sur leur place publique ; large carré de terrain qu'entourait la cabane du conseil et les ouigouames des chefs de la bourgade.

Presque tous les sauvages étaient réunis là, attendant les Français, avec lesquels on avait songé à s'amuser, avant de les tuer.

Chaque fois que des guerriers amènent des prisonniers à leur village, ils ont l'usage de les faire passer par les baguettes avant d'entrer dans l'enceinte palissadée de la bourgade.

Comme les blancs, pour une cause connue, n'étaient pas en état de passer par les baguettes à leur arrivée, on avait remis à quelques heures plus tard cette cérémonie.

Les sauvages ont dû apprendre ce jeu des matelots : car dans la marine la peine de la bouline est très ancienne, et ressemble assez au jeu des baguettes pour être la même chose sous deux différents noms. Ce châtiment était infligé pour vol d'une valeur de moins de cinquante livres ; absence au poste dans un combat par poltronnerie, ou autres délits. Pas plus de trente marins armés de garcettes ne pouvaient former la haie double à travers laquelle le coupable passait. Au passage les coups pleuvaient. Franchir cette haie une fois s'appelait une

course, et trois courses était le plus que l'on pût infliger à un homme, d'une même haleine. Cette peine de la bouline, a été abolie en 1848.

Les guerriers indiens étaient disposés en deux longues rangées, laissant entre eux un vide où devait s'engager la personne à torturer. Chaque peau-rouge tenait en main une hart ou deux avec lesquelles il fouettait l'air. Les sifflements que produisaient ces harts, les ravissaient et ils attendaient joyeux le passage de la victime.

Brossard fut choisi le premier pour satisfaire à l'amusement barbare de la tribu. On le dépouilla de ses vêtements, puis on le poussa entre les deux haies terribles.

Aussitôt les branches d'osier, souples et flexibles, s'abattirent sur ses épaules, sur son corps, laissant des traces livides de leurs caresses brûlantes.

Brossard hurlant de douleur voulut biaiser à travers les rangs des Kinongé-Ouilini, mais ils le repoussèrent et frappèrent plus fort. Alors, il se lança à tête perdue dans la haie, faisant mille gambades et sauts de côté pour éviter les coups. Et les sauvages riaient, de le voir tant se démener ! Il y en avait qui en pleuraient de rire, ma foi !

Beaucoup demandèrent de le faire passer de nouveau, il était si amusant, mais le maître de cérémonie, le chef qui avait visité les prisonniers dans la hutte, déclara que les visages-pâles auraient chacun leur tour, qu'ils en verraient probablement de plus comiques que le premier.

De Noyelles était furieux.

—Ah ! les bandits !.... les démons !.... disait-il, si j'ai jamais la chance de leur retourner le compliment, ils n'y perdront pas !

De la Vérendrye, calme au milieu de cette scène, attendait héroïquement le bon plaisir de la meute humaine.

Un des soldats eut la seconde place. C'était un brave, celui-là, qui avait frisé la mort de près bien souvent, quand il avait fait la traite, qu'il chassait le bison et l'ours dans les vastes régions de l'Ouest. Le visage impassible il vint jusqu'aux rangées de Kinongé-Ouilini, et se tournant vers ses amis, leur dit en souriant, sans forfanterie :

—Regardez-moi ! c'est comme ça qu'il faut y aller !

Et prenant son courage à deux mains, il bondit dans l'allée douloureuse, où les coups lui tombèrent dru sur le corps, mais il en sortit sans avoir proféré une plainte ou un gémissement.

Les bourreaux étaient dans l'admiration et se disaient :

—Celui-là est un vaillant !

Mais un mouvement se fit parmi eux et ils agitèrent nerveusement leurs fouets, cinglant le vide, pour s'assurer qu'ils n'avaient pas perdu de leur flexibilité.

Les deux acolytes du maître de cérémonie, venaient de s'emparer de Joseph, le capitaine de la petite troupe, et le dépouillaient de ses habits.

On le lançait le troisième.

Les sauvages avaient hâte de voir si le chef des blancs serait bien brave.

En enlevant la chemise du chevalier, et mettant à nu sa poitrine,

le chef Kinongé-Ouilini eut un cri de surprise en apercevant un objet noir suspendu au cou du visage-pâle.

C'était l'amulette léguée par le Bison que Joseph portait sur sa poitrine depuis le départ de Ville-Marie, qui causait cette exclamation.

Un cercle de curieux se forma instantanément autour d'eux.

Le chef parlait maintenant avec volubilité à ceux qui l'entouraient.

Que disait-il ?

Joseph eut bien voulu le savoir, mais les paroles du sauvage étaient incompréhensibles pour lui, le chef s'exprimant en Kinongé-Ouilini.

Néanmoins, il fut bientôt évident qu'un sentiment favorable naissait subitement dans la tribu à leur égard.

Le supplice des baguettes ne se continua pas et l'on ramena les Français à leur prison.

Qand ils furent seuls, chacun voulut contempler l'amulette qui les sauvait la plupart d'entre eux d'une course *à la bouline*.

—Capitaine, demandait-on à Joseph, cet objet doit avoir une histoire : si vous la connaissez, dites-la-nous, s'il vous plaît ! Car c'est sans doute ce talisman qui nous a valu un répit que nous pourrons tourner à notre avantage.

De la Vérendrye se rendit partiellement à leur désir, et leur raconta le drame du Bison à Montréal, mais il eut soin de ne faire aucune mention du secret.

—Une idée m'est venue, dit Joseph à ses gens ; je crois que le chef a connu le frère, ou qu'il est peut-être le frère du Bison, et qu'il a été étonné de me voir ce talisman au cou.

Comme il parlait, ce personnage, accompagné d'autres chefs, entra, alla à Joseph et lui dit en Mandane :

—Homme au visage-pâle, je viens apprendre de ta bouche comment il se fait que tu possèdes l'amulette que tu portes sur toi ?

—En quoi ceci peut-il intéresser le grand chef des Kinongé-Ouilini ? demanda Joseph.

—Que le guerrier blanc réponde d'abord.

—Eh bien ! cet objet qui excite vivement ta curiosité m'a été donné par un ami à moi, chef de la tribu des Mandanes, que j'ai trouvé un soir gisant sur le sol, dans une grande bourgade de ma nation. Il venait de tomber sous le couteau d'un assassin qui le voulait voler.

—Comment se nommait le Mandane ?

—Le Bison.

Le chef inclina un peu la tête et murmura deux mots que l'oreille de Joseph saisit :

—Pauvre frère !

Deux larmes s'échappèrent des yeux du sauvage malgré son stoïcisme.

—Le visage-pâle voudrait-il raconter ce qu'il sait du Bison.

—Es-tu son frère, l'Aigle-Noir ?

—Oui. Si tu connaissais bien le Bison, il a dû te confier que ce

talisman a été fait par moi et échangé avec lui à la suite d'une folle ambition de ma part !.... De la dignité que je convoitais, j'ai jouï à l'espace de cinq fois dix lunes après la disparition de mon frère. Un jour, je fus fait prisonnier par un parti de Kinongé Ouilini et conduit ici. Tu connais l'habitude des peaux-rouges ? J'allais être attaché au poteau de torture, quand la fille de l'un des chefs, me réclama —c'était son privilège—et m'adopta pour partager son ouigouam. C'est ainsi que j'obtins la vie. Avec le temps je suis parvenu au poste de chef de ce village, qui compte cinq cents guerriers.

L'Aigle-Noir se leva alors pour prendre congé des Français. En passant à côté de Joseph il lui glissa ces mots :

—Veillez, cette nuit !

Dès que l'Aigle-Noir et ses confrères furent dehors Joseph ranima ses hommes et leur communiqua les bonnes paroles du chef.

Il n'y avait pas à craindre que les Français s'endormissent, cette fois ! Seulement, pour tromper leur gardien, qui mettait le nez dans la porte de temps en temps, ils simulèrent un profond sommeil.

Au milieu de la nuit ils entendirent un bruissement. La porte de leur cabane s'ouvrit silencieusement, et une forme indistincte se coula à l'intérieur.

L'Aigle-Noir revenait, selon qu'il l'avait promis. Il s'approcha de la Vérendrye et lui souffla quelques mots à l'oreille.

—Visage-pâle, lui dit-il, en souvenir de ce que tu as fait pour son frère, l'Aigle-Noir vient vous libérer, mais il faut agir prudemment. Je veux vous sauver, mais si mon projet était connu ou soupçonné l'on aurait soin de l'entraver. Je vais commencer par couper vos liens, puis, nous sortirons d'ici et vous vous jetterez sur le gardien ; vous devrez l'empêcher de crier, le baillonner et le jeter ici, à votre place, et je vous conduirai à la rivière, dont nous habitons les rives. Montés dans vos canots encore chargés de leur cargaison, vous continuerez votre voyage et je protégerai votre fuite.

Et l'Aigle-Noir, d'un geste rapide, tranchait à chacun les liens qui paralysaient leurs membres.

Le projet d'évasion du chef sauvage s'accomplit heureusement, et ce fut avec des sensations indéfinissables de gratitude envers Dieu, que nos amis s'éloignèrent à la hâte de ce lieu qu'ils croyaient devoir leur être si funeste.

Ils nagèrent toute la nuit et le jour suivant, et ce ne fut que lorsque la fatigue s'empara d'eux complètement qu'ils voulurent atterrir et se reposer, tant ils avaient redouté de retomber au pouvoir des barbares qu'ils venaient de quitter.

Dès lors, les Français se gardèrent mieux, mais ce fut la seule épreuve que Dieu leur envoya avant d'atteindre les Montagnes Rocheuses.

Si le lecteur consulte une carte moderne du Nord-Ouest, en partant de l'embouchure de la rivière Saskatchewan, il verra un endroit où se lit : *Rockey Mountain House.*

A l'automne de 1751, c'est là que débarquèrent les dix hommes partis du fort Paskoyac, le 29 mai précédent.

Le site sur le côté nord de la rivière était bien favorable pour l'emplacement d'un poste militaire. La rivière faisait là un coude et le terrain figurait un vaste plateau. Aussi, M. de la Vérendrye jugea l'endroit excellent pour la construction d'un fort.

Tout le monde se mit à l'œuvre avec ardeur et, en peu de temps on établit un poste fortifié qui reçut le nom du gouverneur de la Nouvelle-France : La Jonquière.

X

UNE TRAHISON

Du fort La Jonquière, par une journée ensoleillée, l'œil humain apercevait, bien loin, au sud-ouest. les Montagnes Rocheuses. Un peu plus au nord, la rivière de la Saskatchewan, comme un ruban argenté flottant au gré de la brise, s'arrondissait et se déroulait à travers le pays en de capricieux méandres.

Ce cours d'eau prenait certainement sa source dans les monts perdus à l'horizon.

La construction du fort avait occupé, pendant trois semaines, la petite bande courageuse et, lorsque tout fut terminé, de la Vérendrye attendit M. de Niverville qui, au fort Paskoyac, lui avait promis de le suivre à un mois de distance.

Deux jours après que tous les travaux pour la construction du poste furent complétés, Brazeau, homme brave et d'expérience à la rude vie des bois, s'approcha de son premier officier et lui dit :

—Mon capitaine, maintenant que nous n'avons plus rien à faire, nous permettriez-vous à quelques-uns d'entre nous d'explorer les alentours et de rapporter du gibier, s'il en vient à portée de nos fusils, et que nous l'abattions ?.... Ce serait une recréation qui nous ferait grand bien.

Joseph acquiesça et voulut même conduire les chasseurs.

Il avait son dessein, dont nous nous doutons bien. En chassant et explorant le pays voisin il découvrirait probablement la mine d'or mentionnée dans les papiers secrets, légués par le Bison mourant.

A cet effet, il choisit trois de ses hommes, des plus sûrs, fidèles, et résolut de partir le lendemain. Il n'y avait pas de temps à perdre parce qu'il voulait être au fort quand M. de Niverville arriverait.

Il confia la charge du poste à M. de Noyelles et lui recommanda de faire bonne garde.

—Tu n'es pas assez expérimenté pour te mesurer avec les rusés peaux-rouges, lui dit-il en partant. Ne leur donne pas accès au fort durant mon absence. Contente-toi de communiquer avec ceux qui viendront—s'il en vient—du haut de l'enceinte de nos fortifications. Je te laisse Brossard, qui s'entend un peu à baragouiner le Kristinot et quelques autres idiômes ; il te servira d'interprête.

De la Vérendrye partit le matin de bonne heure, dans l'une des embarcations qui avaient servi jusque-là.

L'après-midi du même jour, sur la rive sud, vis-à-vis le fort, apparut une grosse troupe de guerriers sauvages.

Ils semblaient étonnés à la vue de cette construction au-dessus de laquelle flottait le drapeau fleurdelisé.

Bientôt un détachement de ces guerriers ayant trouvé un gué, traversa et vint parlementer jusqu'à la porte du fort.

De Noyelles eut recours à Brossard comme interprête. Il apprit que les sauvages qu'ils voyait étaient des Assinibouëls, qui désiraient fumer avec lui le calumet de l'amitié.

Pierre leur fit répondre par Brossard qu'il recevrait les chefs seulement, mais ce n'est pas ce que transmit l'interprête fourbe. Que dit-il aux sauvages ? Nous le saurons dans les lignes suivantes.

Néanmoins, les étrangers se retirèrent, et Brossard annonça à De Noyelles que les chefs viendraient, le matin du jour suivant, pour faire échange de promesses amicales.

Le soir, Pierre, qui n'avait que cinq hommes avec lui, songea à faire bon guet durant la nuit, pour empêcher toute surprise de la part des démons cuivrés de la rive opposée, qui pourraient bien avoir l'envie de venir lui rendre visite alors que l'obscurité se prêterait à un coup de main.

Il plaça trois sentinelles aux postes les plus importants ; celles-ci seraient relevées par lui et ses deux hommes. Après un repos, les premiers reprendraient leurs places, et ainsi, à tour de rôle, la nuit durant.

Ces sentinelles avaient une faction de deux heures à faire avant d'être relevées.

Tant qu'il fit clair, les blancs pouvaient du haut de la palissade observer les gestes des Assinibouëls, mais quand la nuit devint de plus en plus dense, seuls les feux de ces redoutables enfants des bois étaient visibles comme d'énormes flambeaux.

Parfois, à l'oreille attentive des Français faisant le guet, des cris sauvages, de joie ou de méchanceté, arrivaient audessus de l'onde endormie.

Brossard montait la garde, de minuit à deux heures du matin Du moins, c'était ce que lui avait assigné M. de Noyelles, mais ce dernier aurait été étrangement surpris s'il eût pu faire une ronde et passer au poste du soldat déloyal, vers une heure du matin. Il aurait constaté l'absence de Brossard de son poste.

En effet, ce miserable, à cette heure-là, franchissait la rivière à la nage, et se présentait devant le chef des Assinibouëls. Il venait offrir de livrer le fort La Jonquière et ses habitants si l'on s'engageait en retour à se saisir de la Vérendrye, absent du fort, et de son ami de Noyelles, et à lui donner tous les effets ou habits que possédaient ces deux officiers. Il promettait aux indiens un riche butin, et neuf chevelures.

Les sauvages pouvaient-ils refuser cette offre avantageuse ? Brossard savait le contraire ; le chef lui jura tout ce qu'il voulut.

Ce drôle retourna donc avec diligence au fort, se félicitant intérieurement de ce que si, sa trahison réussissait, il mettrait enfin la

main sur l'amulette de l'Aigle-Noir, et, maître du secret, il découvrirait le trésor sans tarder.

Son absence n'avait pas été remarquée, et le gredin, tout heureux, relevé de sa faction, s'en alla, sur son lit du corps de garde, mûrir ses projets de traître.

Au jour, M. de Noyelles ne mit qu'une sentinelle en faction et prit des dispositions pour recevoir les chefs Assinibouëls, qui viendraient fumer le calumet.

Vers les neuf heures, il était occupé dans sa chambre à préparer les présents qu'il donnerait pour se concilier les sauvages, quand Brossard vint lui dire que deux cents Assinibouëls environ venaient de s'introduire dans le fort. Mais ce que le traître ne dit pas, c'est que c'était lui qui leur avait donné accès dans l'enceinte fortifiée.

Ces indiens, tous armés, se dispersèrent en un instant dans toutes les maisons, et plusieurs entrèrent chez M. de Noyelles.

Il courut à eux et leur dit vertement qu'ils étaient bien hardis de venir en foule et armés chez lui.

L'un d'eux répondit en Kristinot qu'ils venaient pour fumer, ce à quoi le jeune officier leur dit que ce n'était pas ainsi qu'ils devaient s'y prendre, et qu'ils eussent à se retirer sur-le-champ.

La fermeté avec laquelle il leur parla les intimida, surtout lorsqu'il mit à la porte quatre de ces sauvages les plus résolus, sans qu'ils eussent dit un seul mot de cette façon d'être éconduite.

Au même instant, lu'n des soldats vint l'avertir que le corps-degarde était en possession des Assinibouëls et qu'ils s'étaient rendus maîtres des armes. Pierre se hâta donc de ce rendre au corps-degarde.

Il fit demander à ces sauvages, par Brossard, qui ne le lâchait pas d'une semelle, quelles étaient leurs vues, mais son interprète, qui le trahissait, lui dit qu'ils n'avaient aucun mauvais dessein. Un orateur Assinibouël, qui n'avait cessé de faire de belles harangues à l'officier, dit à Brossard que, malgré lui, sa nation voulait tuer et piller les Français.

A peine Pierre eut-il compris leur résolution, qu'il oublia qu'il fallait prendre les armes. Il se saisit d'un tison de feu ardent, enfonça la porte de la poudrière et, défonçant un baril de poudre sur lequel il promena son tison, il fit dire à ces barbares, d'un ton assuré, qu'il ne périrait point par leurs mains, mais qu'en mourant il aurait la satisfaction de leur faire subir son sort à tous.

Les braves Assinibouëls virent plutôt le tison et le baril de poudre défoncé qu'ils n'entendirent Brossard. Ils s'enfuirent à la hâte et en désordre, ébranlant considérablement la porte du fort, tant ils sortaient avec précipitation.

M. de Noyelles jeta bien vite son tison et n'eut rien de plus pressé que d'aller fermer la porte du fort.

Le péril dont il venait heureusement d'être délivré ne lui avait pas enlevé toute inquiétude ; Joseph pouvait revenir avec ses trois hommes et tomber aux mains des peaux-rouges, qui leur feraient certainement un mauvais parti.

Mais ces derniers s'éloignèrent bientôt et, le lendemain, de la Vérendrye rentrait au fort avec ses compagnons, sains et saufs, et leur canot chargé de gibier.

Ils furent reçus avec joie par de Noyelles et les autres soldats (1).

Pierre mit aussitôt son ami au courant des faits de la veille, et lui apprit en même temps que, après l'évacuation pressée des sauvages, il avait constaté que Brossard avait disparu, entraîné probablement par les Assinibouëls.

—Mais pourquoi avais-tu permis à tout ce monde d'entrer dans le fort ? demanda Joseph. C'était extrêmement dangereux, et nullement nécessaire.

—Je ne leur ai pas donné accès au fort, et mes hommes interrogés sur ce point, m'assurent énergiquement être innocents de cette imputation : sauf Brossard que je n'ai pu questionner, puisqu'il a disparu.

—La figure de cet homme, déclara Joseph, ne m'allait pas du tout, mais ce ne serait pas une raison pour le juger. Depuis l'affaire de notre étrange et profond sommeil, qui a permis notre facile capture par les Kinongé-Ouilini, j'ai des doutes sur l'honnêteté et la loyauté de ce gaillard envers nous ; et je t'avouerai bien, mon cher Pierre, que je le crois capable de nous avoir trahis encore une fois. Heureusement, ton courage nous a sauvés d'un désastre, ou plutôt, d'une mort terrible. Eh ! bien ; maintenant qu'il n'est plus avec nous, j'en suis content.

—Mais il devait avoir un motif pour agir ainsi ?

—Certes !.... A mon avis, Brossard connaît quelque chose de notre secret, mais pas assez pour travailler seul.

—Tu te trompes, Joseph ; comment aurait-il réussi à connaître ce que nous avons toujours caché ? Personne n'a vu nos papiers, et nous n'avons jamais conversé ensemble sur ce sujet assez haut pour qu'une oreille indiscrète en bénéficiât.

—Dieu veuille qu'il en soit ainsi, mais c'est mon opinion que je t'exprime.... Et, maintenant, mon cher Pierre, j'ai à t'apprendre une bonne nouvelle : les petites cartes contenues dans l'amulette sont exactes ; car en remontant cette rivière jusqu'à sa source, j'ai presque côtoyé la montagne La Pipe ; j'ai passé à l'extrémité Est des deux Jumelles, et du mont Rond, et finalement nous nous sommes arrêtés entre les Crocs. J'en savais assez ; et je ne me suis pas attardé plus longtemps dans cette partie du pays. Il nous reste à combiner un plan pour extraire l'or du flanc de l'une des Jumelles, et déterrer la fameuse pépite près de la grotte, sans que nos hommes aient vent de nos affaires.

—Oui ; parce que la fièvre de l'or n'aurait qu'à s'emparer d'eux ; ils exigeraient part égale, et notre vie pourrait être en danger.

—C'est cela ! Et M. de Niverville qui doit venir bientôt !.... Ne crois-tu pas qu'il serait préférable de le mettre dans le secret, lui ? demanda Joseph.

(1) M. de Saint-Pierre raconte une aventure semblable qui lui arriva au fort la Reine.

—Cela vaudrait mieux, en effet. Mais, s'il ne venait pas ?.... Notre tâche serait de beaucoup simplifiée.

—Dans tous les cas, s'il ne vient pas à l'époque désignée, nous attendrons une quinzaine de jours encore ; après quoi, nous aurons carte blanche, car nous ne le reverrons qu'au printemps. Il aura été arrêté en chemin et ne parviendra pas jusqu'à nous ; ou bien il lui sera arrivé quelque chose à Paskoyac, un accident, une maladie, etc, l'empêchant de nous suivre.

Les jours qui suivirent cette conversation furent employés à la chasse aux alentours du fort. Les Français y allaient par [illegible] à tour de rôle. Ceci apportait un peu de variété à leur vie, et les familiarisait avec les environs de la Jonquière.

L'automne s'avançait ; et comme M. de Niverville ne paraissait pas, de la Vérendrye et de Noyelles commencèrent à croire qu'il ne viendrait pas.

XI

VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

Un beau matin, comme Joseph montait sur la plateforme principale près de la porte du fort, le soldat en faction lui apprit qu'il venait justement d'apercevoir vers le sud, très loin, une troupe de sauvages, selon toute probabilité, mais il ne pouvait distinguer [illegible] appartenaient à une nation amie.

Alors le commandant à son tour scruta l'horizon au point indiqué. Il n'y avait pas à s'y tromper : plus d'une centaine d'hommes s'acheminaient au nord, et devaient indubitablement arriver au fort dans quelques heures.

Il convenait donc d'être en garde, dans le cas où les nouveaux venus auraient des tendances belliqueuses. Mais si leurs sentiments étaient pacifiques, la vue de soldats bien armés ne manquerait pas d'avoir un résultat salutaire.

M. de la Vérendrye fit prévenir ses soldats, et disposa tout pour repousser une attaque, si cette éventualité se produisait.

On s'alarmait à tort ; les sauvages signalés n'avaient aucune pensée ou projet sanguinaire—pour le moment du moins.

Ces gens appartenaient aux Yhatchéilini, peuplade nomade, vivant de chasse et de pêche.

Ils demandèrent la permission de se grouper autour du fort. Joseph ne voulut pas la leur accorder, mais leur permit de s'établir à l'ouest de son poste, à une centaine de mètres. De la sorte, il serait toujours facile d'exercer une surveillance plus efficace sur un point seul que sur les quatre côtés du fort.

Il eut la visite des principaux chefs.

Le calumet de la paix et de l'amitié fut allumé et fumé par les chefs et les deux officiers canadiens.

Puis, ayant fait des présents aux sauvages, Joseph les congédia

En partant, les Yhatchéilini lui firent promettre qu'il irait avec son frère blanc, les voir à leur ouigouams.

Joseph et Pierre, naturellement, acquiescèrent à ce légitime désir

Les sauvages établis près du fort comptaient quarante-deux familles, et environ une soixantaine d'hommes en état de porter les armes.

Le grand chef se nommait le Corbeau.

Quand MM. de la Vérendrye et de Noyelles visitèrent le village des sauvages, ils remarquèrent les fils de Patte-d'Ours, l'un des chefs subalternes. Ils étaient bien taillés et pouvaient être très utiles aux officiers pour le plan qu'ils mûrissaient, relativement à la découverte de la mine.

Ils déclarèrent à Patte-d'Ours qu'ils aimeraient à explorer le pays avoisinant et requerraient les services de deux hommes solides, et, qu'en voyant ses fils, ils avaient cru trouver ceux dont ils avaient besoin.

Ils ajoutèrent immédiatement que de jolis présents seraient leurs récompenses, à lui et à ses garçons, s'ils répondaient à leurs espérances.

Flattés par ces paroles et plus encore par la perspective de présents des blancs, Patte-d'Ours et ses dignes rejetons n'hésitèrent pas à conclure un arrangement. L'un se nommait le Renard, c'était l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, et l'autre, l'Ecureuil, de deux ans plus jeune.

Le choix de Joseph avait créé quelque jalousie dans la tribu des Yhatchéilinis ; notamment chez plusieurs jeunes braves, et entr'autres Œil-de-Faucon, le fils du Corbeau.

Et de toutes manières, ces derniers s'ingénièrent à nuire au Renard et à l'Ecureuil. Mais les fils de Patte-d'Ours veillaient, et l'on ne pouvait jamais les prendre en défaut ; ils se défendaient trop bien.

Afin d'être en mesure de juger de l'intelligence et de la bonne volonté des deux frères, Pierre et Joseph, allant à la chasse, se faisaient toujours accompagner par eux. Ils se convainquirent, en peu de temps, qu'ils avaient fait une bonne affaire, et que le Renard et l'Ecureuil leur étaient tout dévoués.

L'hiver approchait.

—Si nous attendons trop longtemps, déclara un jour M. de Noyelles à son ami, pour aller chercher notre or, la terre sera couverte de neige, et il nous sera peut être impossible de reconnaître l'endroit où nous devrons travailler.

—Tu as raison, répondit Joseph. Si l'hiver nous surprend avant que nous ayons rien fait, nous serons forcés de rester inactifs jusqu'au printemps ; car, comme tu le dis, la neige rendrait notre tâche plus difficile.

—Eh bien, pourquoi ne partons-nous pas demain ?

—Demain ? dit Joseph. C'est bien, demain au point du jour. Je vais avertir mon sergent que je pars en exploration pour une dizaine de jours, et lui donner les instructions à suivre pendant notre absence.

—Nous amenons nos deux Yhatchéilinis ?

—Certainement. Il faut que nous parcourions la distance qui nous sépare de la Pipe dans la journée de demain et, comme c'est assez loin, je désire partir de bonne heure.

—C'est très bien. Je vais me préparer pour ce voyage.

De la Vérendrye avait une raison spéciale pour fixer son départ à une heure si matinale : c'était afin de n'être pas remarqué des Yhatchéilinis. Sachant les deux officiers absents pour un espace de temps —le plus long qu'ils eussent été absents du fort—les sauvages pouvaient songer à en profiter et vouloir s'emparer de la Jonquière pour le piller.

Mais malgré toutes leurs précautions, Œil-de-Faucon fut témoin invisible de leur départ.

—Puissent les manitous leur jouer un mauvais tour, grommela-t-il, quand il aperçut les fils de Patte-d'Ours accompagnant les deux Canadiens, et écraser ces blancs qui ont préféré le Renard et l'Ecureuil au fils du Corbeau.

Une journée, deux, trois puis quatre, s'écoulèrent, et les explorateurs ne revenaient pas.

Œil-de-Faucon qui comptait les jours se dit :

—Ma prière a peut-être été exaucée, et les mauvais esprits auront détruit les visages-pâles.

Pour s'assurer de la durée de l'absence des Français il se présenta au fort, et l'air bonnasse, il dit au sergent qui vint lui répondre à la porte :

—Mon frère blanc ne trouve-t-il pas que les deux chefs sont longtemps à revenir ? Le Yhatchéilini craint pour eux un accident dû aux mauvais manitous qui demeurent dans les montagnes où se couche le soleil. Œil-de-Faucon vient s'offrir pour aller à leur recherche si son frère le désire.

—Mes chefs seront ici bientôt ; ne crains pas pour eux, brave guerrier, répondit le sergent de sa voix rude. Tu t'alarmes à tort, mais merci tout de même de tes bonnes intentions.

—Ah !.... bientôt ?.... le guerrier blanc sait-il où ils sont allés ?

—Oui !

—Quand reviennent-ils ?

—Je te l'ai dit : bientôt !

—Demain ?.... après-demain ?.... dans quelques jours ?....

Le sergent n'aimait pas toutes ces interrogations, aussi fut-ce avec un peu d'humeur qu'il répondit à la dernière question :

—Sais pas !.... ça se pourrait.... je crois que oui !.... et fermant brusquement le guichet, il laissa là le cuivré interloqué.

Œil-de-Faucon ne pouvant en savoir plus long, retourna, maussade, au ouigouam de son père, mais deux, trois et quatre jours s'étant encore écoulés et ne voyant pas reparaître les officiers canadiens ni les deux Yhatchéilinis, il se dit que c'était impossible qu'un malheur ne leur fût pas arrivé.

Et alors lui trotta par la tête l'idée d'une vengeance contre les

Français, parce qu'ils ne l'avaient pas choisi, lui, le fils du grand chef mais avaient pris le Renard et l'Ecureuil.

Il réunit ceux de sa bourgade qui comme lui jalousaient la bonne fortune de leurs deux camarades ; ensemble, ils tramèrent un complot pour s'emparer du fort, et massacrer sa garnison.

C'était le neuvième jour du départ de Joseph et de Pierre, et le lendemain soir, au moment où la nuit serait plus noire, Œil-de-Faucon et ses amis, au nombre d'une douzaine, avaient décidé d'escalader le fort et de s'en rendre maîtres.

La nature semblait vouloir les aider. Le soleil avait à peine brillé le matin ; d'épais nuages l'avaient dérobé aux regards des humains de ce coin du globe terrestre ; et les aquilons mis en liberté par le dieu Eole, sifflaient durement dans les airs

Dans l'après-midi, Œil-de-Faucon avec ses compagnons s'en allèrent dans un bois distant d'un demi-mille de leur village et y choisirent deux longs pins qu'ils dépouillèrent en partie de leurs branches ; celles qui demeurèrent furent coupées à deux pieds du tronc pour former des échelons.

Pour mieux faire comprendre à ses amis comment ils opèreraient leur envahissement, le fils du Corbeau appuya les deux pins sur l'une desbranches basses d'un gros arbre, puis il monta lestement dans cette nouvelle échelle.

Les jeunes Yhatchéilinis approuvèrent avec joie l'idée de leur chef.

Par ce moyen, il devait être aussi facile de s'emparer du fort que de grimper dans un arbre pour y cueillir des noix.

Pour se les rendre favorables et les déterminer à le suivre, Œil-de-Faucon leur avait fait entrevoir un butin magnifique pour récompense de leur aide.

Il ne comptait pas sur un échec, car les blancs, sans chefs, seraient surpris et ne pourraient opposer qu'une faible résistance.

L'attaque ou l'envahissement du fort devait s'effectuer au milieu de la nuit, moment propice aux noirs projets de tout être cherchant le mal.

Pendant ce temps-là, où étaient MM. de Noyelles et de la Vérendrye ?

A quoi s'occupaient-ils ?

Ne pensaient-ils pas au retour, après dix jours d'absence du poste de la Jonquière ?

Ou bien, leur était-il arrivé quelque malheur, quelque accident ?

XII

LA PÉPITE D'OR

Les deux gentilshommes et les deux fiers Yhatchéilinis, après avoir laissé le fort, ne firent qu'une courte halte vers le milieu du premier jour, pour manger. Leur course fut rude, mais ils arrivèrent le soir à la montagne la Pipe.

Immédiatement, ils se mirent à la recherche de la grotte indiquée sur la petite carte, et la trouvèrent assez difficilement. Des broussailles croissaient à son entrée et la masquaient. C'était une fissure large au plus assez pour livrer passage à un homme se courbant, mais l'intérieur était spacieux.

Les quatre hommes allumèrent un feu et, tout en prenant le repas du soir, se reposèrent autour de ce foyer bienfaisant.

Puis, Joseph et Pierre firent une inspection de leur asile, tandis que le Renard et l'Ecureuil roulaient de grosses pierres qu'ils descellèrent des parois de la grotte pour en boucher l'entrée et en fermer l'accès aux animaux féroces.

Pierre compta quinze pas de longueur, et Joseph traversa la grotte dans sa plus grande largeur, en mesurant six pas.

Il ne paraissait pas y avoir d'issue autre que celle qui leur avait permis d'entrer en ce lieu. Pierre, élevant alors au-dessus de sa tête une branche résineuse de sapin en guise de torche, la promena tout autour de la caverne.

Au centre, à droite de l'entrée, il vit qu'il existait une cavité.

—Ce serait là une bonne cachette pour le précieux métal jaune que nous cherchons, dit Pierre à Joseph, si ce trou est assez profond.

—Quoi ! si ce trou est assez profond ? demanda Joseph. On dirait, à t'entendre, que tu crois que nous allons manœuvrer l'or à pleines mains.

—Je n'en demande pas autant que cela. Voici ce que j'ai voulu dire : Si un hasard dévoilait cette retraite à d autres que nous, ce creux pourrait-il nous servir de récipient ou de cassette aurifère sans révéler facilement la richesse de son contenu ?

—Oh ! c'est différent !.... Eh ! assurons-nous en !.... Je vais te hisser et, à ton tour, de là-haut tu m'aideras en me tendant la main pour m'attirer vers toi. Allons ! une, deux trois ! Y es-tu ?

Et joignant le geste à la parole, Joseph faisait un étrier de ses deux mains jointes, dans lequel son ami avait posé le pied droit en s'élevant aussi haut que possible.

—Tiens ferme ! dit Pierre, j'y suis !

Puis se penchant sur le bord du trou il tendit la main à Joseph

—A ton tour, dit-il.

De la Vérendrye se donnant un élan, et prenant la main offerte, arriva facilement au but.

La cavité qu'ils venaient d'atteindre semblait profonde. Ils firent quelques pas, croyant toucher le fond, mais rien ne les arrêta. Ils continuèrent à marcher, et s'enfoncèrent plus avant dans le sein de la montagne ; le creux devenait boyau ou couloir, et paraissait bien long.

Ce que voyant, les deux Canadiens rebroussèrent chemin, et vinrent sauter dans la caverne près des Yhatchéilinis effrayés, qui croyaient leurs maîtres perdus, dévorés par les mauvais manitous de la montagne.

Joseph les rassura immédiatement et leur fit part de sa découverte.

Comme ils étaient bien épuisés par la fatigue, ils attendirent au lendemain pour explorer leur nouvelle demeure.

Le jour suivant les quatre personnages que nous avons sous les yeux, furent vite sur pieds. Après un bon déjeuner, ils se mirent en campagne.

Sortant de la grotte, de la Vérendrye grimpa au sommet de la Pipe pour reconnaître le pays. Il en descendit bientôt, et dit à Pierre :

—A un mille d'ici sont les Jumelles. C'est à l'extrémité ouest de la plus rapprochée de nous que l'on a trouvé l'énorme morceau d'or enterré ensuite près de cette grotte. Allons voir si ce terrain aurifère est aussi riche qu'on l'a fait entendre.

Les chercheurs d'or avaient apporté du fort deux pics et deux pelles, dont ils se servirent pour creuser et travailler la terre, et en extraire le métal précieux qu'elle recélait.

Ils piochèrent dru, tout ce jour, le suivant, et le surlendemain sans rencontrer la plus petite parcelle d'or.

Non découragés, ils continuèrent bravement deux jours encore. Hélas ! sans plus de succès !

Cinq jours d'un rude labeur s'étaient écoulés sans aucun résultat appréciable. Cinq jours en ne comptant pas la journée employée à voyager du fort La Jonquière à la montagne la Pipe ! En tout, presqu'une semaine, et ils n'étaient pas plus avancés.

Trois fois vingt-quatre heures à demeurer encore en cet endroit, et puis il faudrait retourner au fort, car Joseph ne voulait pas prolonger son absence au-delà du terme fixé au sergent qu'il avait laissé en charge là-bas.

A la fin de la sixième journée, en prenant le repas du soir. Pierre dit :

—Joseph, si tu veux m'en croire, nous fouillerons le sol demain entre la source et notre caverne. Je veux savoir si le gros morceau d'or existe réellement.

—C'est bien ; nous chercherons demain.

—Vois-tu, nous avons gardé cette affaire-là pour la dernière, pour la bonne-bouche ; et qui sait ? il n'y a peut-être rien !

—S'il en était ainsi nous ne passerions pas un quart d'heure ici.

—Crois-tu que le vieux Mandane ait pu nous tromper à ce point ?

—Non. Mais à demain, et ne nous décourageons pas trop vite.

—Dis donc, reprit Pierre, quand il eut fini de manger, si nous continuions notre examen du couloir ? et il indiquait la cavité béante au-dessus de leurs têtes.

—Tu as raison : cela nous distraira.

Après le souper, Pierre, Joseph, le Renard, et l'Ecureuil, bien armés et munis de torches s'aventurèrent dans le boyau découvert le premier soir de leur arrivée dans la grotte.

Ils marchèrent pendant environ une heure, tantôt montant, tantôt descendant dans l'étroit chemin. Enfin, ils arrivèrent dans une petite grotte, sans issue.

En rebroussant chemin Joseph parla :

—Si le magot existe, et qu'il soit enfoui entre la caverne et la

source, nous pourrons l'apporter dans cette seconde grotte que nous venons de découvrir.

—Une idée ! exclama Pierre. J'y songe tout à coup. Sais-tu ? notre grande caverne, c'est le fourneau de la Pipe, et....

—Et nous venons d'en parcourir le tuyau, interrompit Joseph.

—C'est ça !

—Eh bien ! c'est toujours bon à savoir !

Le lendemain matin, armés de leurs pics et de leurs pelles, les quatre hommes attaquèrent le sol avec ardeur, à mi-chemin entre la source et la grotte. A un pied de profondeur, Pierre, au bout de son pic, rencontra un corps dur.

Emu, tremblant à la pensée que ce pouvait être l'énorme pépite enfouie par l'auteur des petites cartes, il s'arrêta, mais le son rendu au contact de l'outil et de la substance inconnue n'était pas celui de l'acier frappant sur le métal.

Maîtrisant son émotion, il continua son travail et mit bientôt à jour une masse informe et noirâtre, Il promena la pointe de son pic dessus. C'était mou comme la laine. C'était un morceau d'étoffe brune qui se déchira, pourri par l'humidité du sol.

En ce moment, un rayon de soleil, glissant jusque dans le trou fait par Pierre, éclaira cette masse sombre, et, frappant sur la déchirure de l'étoffe, produisit un éclair fauve.

Plus de doute : il avait sous les yeux la pépite de la victime de l'Œil-Croche.

Mais elle pesait beaucoup, et il dut employer ses deux mains et faire appel à un bon coup de jarret et de reins pour la jeter hors de son lit.

—Euréka ! cria-t-il gaiement.

Joseph, qui travaillait un peu plus loin, accourut.

La dépouillant de son enveloppe pourrie, ils la contemplèrent avec une joie suffocante, délirante.

Quel joli caillou ! murmurait de Noyelles.

Mentalement Joseph supputait le nombre de pièces d'or que cette masse leur rapporterait.

Apparemment que ce calcul lui plut, car il eut un sourire satisfait.

Puis, ils transportèrent l'or dans la caverne, et prenant le couloir ou le tuyau de la Pipe, comme disait Joseph, il le portèrent à la deuxième grotte.

Encouragés par cette riche trouvaille ils retournèrent aux Jumelles, mais après y avoir travaillé deux autres journées sans succès, ils se décidèrent à abandonner leurs recherches pour le présent et à retourner au fort.

Ayant pris un court repos, ils partirent aux premières heures du jour, en masquant soigneusement l'ouverture de la caverne.

Ils retournaient d'une allure moins rapide qu'il n'étaient venus.

On aurait dit qu'ils quittaient à regret leur trésor, quoiqu'ils dussent revenir bientôt.

Si les deux Canadiens eussent possédé un chronomètre, ils au-

raient pu voir qu'il était onze heures du soir lorsqu'ils atteignirent le village des Yhatchéilinis.

Les chiens des Yhatchéilinis reconnaissant le Renard et l'Ecureuil ne jappèrent pas au passage de ces derniers, ni de Joseph et de Pierre.

Au moment où ils passaient près du ouigouam du Corbeau, un chant doux et triste se fit entendre.

Pierre et Joseph s'arrêtèrent stupéfaits.

La voix qui s'exhalait ainsi plaintive et navrée n'appartenait pas à la race des Yhatchéilinis, ni à celle d'aucun peau-rouge. La personne qui chantait s'exprimait en espagnol. C'est ce qu'ils pensèrent.

Puis, subitement, le chant fit place aux sanglots.

De Noyelles se penchant à l'oreille de son ami dit tout bas:

—Tu viens d'entendre cette voix ! Que penses-tu de ceci ?

—Chut ! souffla Joseph. Ecoute, et sois immobile !

Une autre voix, rauque et gutturale, mais qui s'efforçait d'être moins dure—celle du Corbeau ou de son fils probablement—se fit entendre. Puis elle se tut, mais reprit au bout d'un instant, ayant évidemment attendu une réponse qui n'était pas venue. Cette fois, la voix du Yhatchéilini était plus rude.

L'Ecureuil et le Renard, aux côtés des deux amis, tremblaient, et ces derniers s'en aperçurent

—Qu'y a-t-il ? demanda à voix basse le commandant canadien au Renard.

—Œil-de-Faucon, le fils du grand chef, mauvais sauvage, parle à l'esclave blanche.... mais.... pst !—fit-il soudainement. Chef blanc, fais le mort !

Cette admonition était prononcée à propos.

Le fils du Corbeau sortait du ouigouam de son père ; il fit quelques pas dans les ténèbres, dans la direction du petit groupe silencieux.

Il s'arrêta et modula doucement le cri de la chouette. Presqu'aussitôt un autre cri semblable répondit à courte distance.

Et les quatre hommes, immobiles comme des statues, protégés par l'obscurité, entendirent peu après le colloque suivant entre les sauvages, qui s'étaient rapprochés.

—Est-ce toi, l'Epervier ? interrogeait une voix.

—Oui, chef, répondait l'Epervier.

—Les jeunes braves sont-ils tous au rendez-vous ?

—Oui. On n'attend plus que toi. Je venais t'avertir que tout est prêt, quand j'ai perçu ton signal.

—C'est bien ! Les jeunes guerriers Yhatchéilinis vont bien s'amuser cette nuit, et Œil-de-Faucon sera vengé.

—Malheur aux visages-pâles !

—Allons au rendez-vous retrouver nos amis ; pressons-nous, l'heure va sonner pour l'assaut du grand ouigouam des blancs.

Les deux sauvages s'éloignèrent.

Quand Joseph les jugea suffisamment loin, il s'élança suivi de ses compagnons, vers le fort, où quelques minutes plus tard ils arrivaient essoufflés.

Le sergent les ayant reconnus, leur ouvrit, et aussitôt Joseph, rassembla son monde. En peu de mots il mit ses hommes au courant du danger menaçant que la Providence, fortuitement, lui avait fait connaître, et il prit immédiatement des mesures pour se protéger.

La garnison ne fut pas longtemps sur le qui-vive. Lorsque les sauvages appuyèrent leur échelle contre la palissade, le soldat apposté là, courut prévenir de la Vérendrye.

Celui-ci sachant maintenant à quel endroit les envahisseurs pénètreraient dans l'enceinte de la Jonquière, y accourut avec cinq hommes.

Bientôt, ils entendirent monter dans l'échelle, puis ils devinèrent plutôt qu'ils ne virent un indien à cheval sur le rempart. Se cramponnant des mains, le sauvage se laissa glisser le long du mur, et lâcha prise. Il tomba.... entre les bras des soldats qui, en un clin d'œil le baillonnèrent et le ficelèrent, comme s'il se fût agi d'un fagot. Un autre se présenta, qui eut le même sort ; et ainsi de suite jusqu'au dernier de la bande.

Quand le dernier fut pris, les soldats n'en voyant plus venir, enlevèrent l'échelle et traînèrent les sauvages au corps de garde et les y tinrent prisonniers à vue.

Ce bon coup fait, Joseph et Pierre se retirèrent pour prendre du repos.

La longue course de la journée et les incidents émouvants de la nuit exigeaient qu'ils prissent un repos réparateur.

Mais le sommeil ne vint pas vite fermer leurs yeux ; une question troublante se posait à eux avec persistance.

Quelle était cette personne au chant si triste, mais à la voix mélodieuse, qui habitait le ouigouam du chef principal de la tribu des Yhatchéilinis ?

Le lendemain le leur apprendrait-il ?

XIII

L'ESCLAVE BLANCHE DES YHATCHÉILINIS

Joseph et Pierre se levèrent plus tôt que d'habitude, le matin qui suivit leur magnifique coup de filet.

Joseph appela le Renard et voulut se faire dire ce qu'il savait de l'intéressante inconnue au pouvoir du Corbeau.

—Le Renard ne sait pas grand'chose, dit-il. Il sait seulement que le chef Corbeau, à trois jours de marche d'ici, au sud, a acheté une jeune fille, à un parti de Sioux. Le chef veut donner cette fille à son fils. La vierge blanche pleure, pleure beaucoup. Le Renard ne pense pas que la fleur blanche aime Œil-de-Faucon, mais le grand chef dit que son fils prendra, pour orner son ouigouam, l'esclave qu'il lui a achetée.

—Tu ne sais pas où ces Sioux ont pris cette fille ?

—Non. Le père du Renard est chef et pourrait peut-être renseigner le chef blanc mieux que moi.

—Très bien ! Cours me chercher ton père. Dis-lui que je désire le voir immédiatement.

Le jeune Yhatchéilini courut s'acquitter du message de Joseph.

A ce moment, Pierre rejoignait son ami, et sa première parole, comme on le devine, porta sur l'incident mystérieux de la veille.

Joseph mit Pierre au courant de ce qu'il avait appris déjà du Renard, qu'il venait d'envoyer quérir Patte-d'Ours, en demeure probablement de les mieux éclairer.

—Pourquoi n'interroges-tu pas Œil-de-Faucon, que nous avons capturé cette nuit avec sa bande ? Puisque l'inconnue habite la cabane de son père, il doit posséder toutes les informations qu'il nous faut ?

—Ton moyen n'est pas praticable, mon cher. Le sauvage, s'apercevant que nous avons découvert ce qu'il a si bien caché jusqu'à présent, qu'on n'a pu en soupçonner l'existence, se taira et tentera plutôt de nous fourvoyer ou de nous circonvenir !....

Pendant qu'il s'entretenaient de la sorte, le Renard revint accompagné de son père.

Joseph donna un siège à Patte-d'Ours et lui expliqua aussitôt le motif pour lequel il voulait le voir.

Sur les traits du vieux sauvage se refléta d'abord la surprise, mais, reprenant son masque d'impassibilité que le peau-rouge cherche toujours à conserver en toute occasion, il dit :

—Que mon frère pâle me permette une question : " Par quelle voie a-t-il connu ce que le chef des Yhatchéilinis tenait secret ?.... Les fils de Patte-d'Ours auraient-ils trahi l'ordre du Corbeau d'être muets avec les guerriers blancs sur cette affaire ?

—Non répondit, Joseph. Le grand manitou des Français m'a fait connaître l'existence de la malheureuse qui gémit au pouvoir du Corbeau, et j'ai décidé de lui faire rendre sa liberté.

Patte-d'Ours secoua la tête en signe de négation.

—Mon frère ne réussira pas facilement. Le chef Yhatchéilini ne se dessaisirait pas de son bien pour rien ; il exigera de riches présents certainement. Mais, il ne sera pas le seul peut-être à disposer de la belle captive, l'ayant promise à son fils qui en est épris.

Œil-de-Faucon refusera peut-être de se séparer de celle qu'il aime et malheur en adviendra, car il y aura du sang versé de part et d'autre !

—S'il faut combattre, nous le ferons pour obtenir ce que nous demandons, dit Pierre.

—Les guerriers français sont vaillants, mais les Yhatchéilinis sont braves aussi, et plus nombreux, ajouta Patte-d'Ours avec orgueil.

—Comment la prisonnière blanche est-elle tombée au pouvoir du Corbeau, demanda Joseph

—A trois jours de marche d'ici, nous avons rencontré une petite bande de Sioux qui s'acheminait à l'Est venant de bien loin, du soleil couchant. Ils nous montrèrent des objets rares et utiles pour nous. Nous fîmes des échanges, leur donnant des provisions, etc.

Le Corbeau, ayant su que ces Sioux avaient une captive blanche

avec eux, voulut la voir, et après l'avoir beaucoup marchandée, réussit à l'obtenir.

—Ces Sioux vous ont-ils dit où il s'étaient emparés de cette personne et du butin qu'ils échangèrent avec vous ?

—Oui. A un établissement de l'autre côté des montagnes de Roches. Ils y étaient allés et en étaient revenus en côtoyant une rivière qui sort de ces montagnes. Cet établissement est dans une île située à une très-petite distance de la terre ferme et où il y a un grand magasin ; lorsqu'ils y arrivent ils font des signaux ; on vient à eux pour leur acheter leurs castors et en échange on leur donne des couteaux, quelques lances, mais point d'armes à feu ; on leur vend aussi des chevaux avec des selles qui les mettent à l'abri des flèches quand ils vont en guerre. Ces Sioux nous assurèrent que les " traiteurs " n'étaient point des Anglais ; ils pensent que se sont des Français, mais qui ne sont point aussi blancs que ceux qu'ils avaient déjà rencontrés ; que la route qu'ils prennent pour aller chez eux est droit au soleil couchant du premier mois de l'été.

Joseph et Pierre écoutaient, vivement intéressés par le récit du sauvage.

La route indiquée, d'après le calcul qu'en firent les Canadiens, devait être Ouest-Nord-Ouest, et leurs suppositions à l'égard de la chanteuse entendue la veille se confirmèrent. Elle était Espagnole.

—Mon frère, le chef Patte-d'Ours va rapporter au Corbeau que le chef blanc veut avoir sa captive aux conditions que je vais mentionner. Je crois que le Corbeau ne me refusera pas ; le riche présent que je vais lui faire sera de haute valeur pour lui, car c'est la vie de son fils.

Patte-d'Ours ne comprenait pas.

Alors, Joseph lui apprit les événements de la nuit passée, la tentative des jeunes Yhatchéilinis de s'emparer du fort et il lui dit que Œil-de-Faucon était à leur tête.

Il offrait la vie d'Œil-de-Faucon et de ses compagnons pour celle de la jeune fille détenue par le Corbeau. Si ce dernier refusait, les prisonniers seraient fusillés, et le village des peaux-rouges attaqué.

Patte-d'Ours consentit à transmettre ce message à son chef et partit.

Il est facile de s'imaginer la profonde sensation que créa la nouvelle apportée au village par le père du Renard.

Les Français avaient des moyens trop puissants pour que le Corbeau songeât longtemps à leur résister. La vie de son enfant lui était plus chère que celle de sa prisonnière. Il céda, à son grand regret néanmoins, et se jura que si possible il essaierait de remettre aux blancs l'humiliation qu'ils lui infligeaient en lui enlevant son esclave.

Joseph ne relâcha ses captifs que lorsqu'on lui eut amené la jeune Espagnole. Celle-ci fut ravie de ce changement dans son sort, on le comprend sans peine. Joseph avait conduit la pauvrette au logis des officiers et le lui donna ; il l'avait disposé à l'avance pour elle. Pierre et lui s'étaient préparé une chambre au corps de garde

qu'ils habiteraient quand la captive du Corbeau entrerait au fort

Le logis des officiers comprenait un appartement de deux pièces : les chambres de Joseph et de Pierre. On avait laissé dans celle de Pierre les meubles nécessaires à la chambre d'une jeune personne ; l'autre servait de salle de réception, ou salon. Les murs étaient ornés d'une carte grossière du pays qu'avait traversé les Français ; des trophées rapportés des chasses de Pierre et Joseph, et sur le plancher, trois magnifiques peaux d'ours et de panthère. Une table au milieu de la chambre, et des escabelles le long des murs completaient cet ameublement.

Ne sachant pas l'espagnol, M. de la Vérendrye parla en français à la jeune fille quand il la vit. Il n'espérait pas de réponse, doutant qu'une personne d'un âge aussi tendre sût d'autre langue que celle de son pays. Il éprouva un sentiment de surprise et de joie en recevant une réponse, sinon en bon français, du moins suffisante pour se faire comprendre.

Elle se dit Espagnole et se nomma Dona Maria d'Ampurias de Villajoyosa.

Pierre à la dérobée avait examiné la jeune fille et la trouvait.... de son goût—et quand un homme se dit en voyant une femme, qu'elle est de son goût, c'est qu'il la trouve exquise. Donc, Pierre avait remarqué en l'Espagnole une agréable figure ; un pied bien cambré ; une main de duchesse ; un menton où se creusait coquettement une fossette ; deux lèvres ni trop minces ni trop épaisses, dénotant la bonté, mais d'un beau rose, provoquant un désir fou de les baiser ;—c'est ce que pensait M. de Noyelles,—le nez un peu gros peut-être ; les oreilles moyennes et bien ourlées ; mais les yeux.... les yeux de la nuance qu'aimait l'ami de Joseph : les noirs.... et les plus beaux qu'il eût vus !

Après s'être nommés, Joseph et Pierre, pensant qu'elle aimerait mieux être seule, prirent congé d'elle. Dans l'après-midi, elle fit dire aux deux officiers qu'elle était prête à leur visite, s'ils condescendaient à venir la voir.

—Senors, dit l'Espagnole en s'avançant de quelques pas au-devant d'eux à leur entrée, senors ! comment vous remercier de m'avoir arrachée des mains de ces barbares ? Comment vous dire ce que mon cœur ressent de reconnaissance, de gratitude parce que vous m'avez soustraite à la triste destinée à laquelle j'étais vouée ? Croyez-le bien, senors : Je prierai Dieu pour vous chaque jour.... jusqu'à mon dernier soupir !....

Et la jeune fille, émue, s'arrêta un moment.

Elle offrit des sièges à ses visiteurs, et prit place elle-même près de la table.

—Oh ! mademoiselle, dit Joseph, toute autre personne civilisée de la race blanche eût agi comme nous. Le bon Dieu a voulu qu'hier soir nous fussions près du ouigouam du chef des Yhatcheilinis au moment où nous vous avons entendue exhaler le trop plein de votre tristesse, dans un chant mélancolique de votre pays ; puis, les sanglots qui succédèrent, et à la voix rude qui vous parla nous confirmèrent

immédiatement votre infortune. Dès ce moment, nous nous jurions de vous sauver !

—Nous vous aurions délivrée à l'instant, dit Pierre, si nous n'avions pas surpris alors le projet d'un envahissemant du fort et de notre massacre à tous. Il nous fallait d'abord aviser au plus pressé ; mais nous avons eu la main heureuse ; nos assaillants étaient conduits par le fils du Corbeau, et nous avons pu les faire tous prisonniers sans coup férir. Nous étions en mesure alors de dicter au Corbeau des conditions qu'il ne pouvait refuser. S'il eût refusé, nos fusils eussent parlé pour votre délivrance.

Pierre s'exprimait avec feu. Si la senorita eut été moins attrayante, je me demande si ses paroles eussent été les mêmes ?.... Mais passons ; ceci n'est pas charitable !

—Ah ! dit-elle, que de reconnaissance je vous dois pour vos desseins nobles et généreux et l'acte qui les couronna !

—Veuillez n'en plus parler, mademoiselle, dit Joseph ; ce que nous avons fait—une autre bonne action—nous réjouit le cœur ; et d'autant plus que cette bonne action est en faveur d'une personne si accomplie.

—Dieu vous bénira pour cela.... Votre curiosité, senors, s'est sans doute éveillée à mon égard, et vous aimeriez à connaître mon histoire ?.... Hélas ! elle est courte et bien triste !

—Si nous connaissions les détails de votre enlèvement ou de votre captivité par les sauvages, peut-être pourrions-nous vous ramener à vos parents, à vos amis ? dit Pierre. Ce serait là le seul motif de notre curiosité.

—Je n'ai plus de parents ; mon père a été tué par les méchants hommes rouges qui m'ont emmenée en captivité, et tous nos amis ont subi le même sort que mon père

Et les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

—Plus tard, reprit vivement Joseph, plus tard, mademoiselle, vous nous raconterez vos malheurs, s'il vous plaît de le faire. Aujourd'hui, le souvenir en est trop cuisant et ne peut que vous attrister. Soyez assurée d'une chose : nous ferons tout notre possible pour adoucir vos misères, et. au printemps prochain, nous retournerons à Montréal, à Québec. Là, vous pourrez vous mettre sous la protection du gouverneur de la colonie, lequel vous donnera le moyen de retourner en votre pays, où vous retrouverez des amis ou des parents pour vous recevoir.

Les deux officiers se levèrent et, saluant l'Espagnole, sortirent.

XIV

SECOND VOYAGE A LA PIPE

La froide saison annonçait sa venue, déjà l'on avait vu quelques flocons de neige, par un ciel couvert de novembre, s'agiter et voleter follement au caprice de la brise. Le matin, les Français remarquaient que la gelée argentait l'herbe et les fleurs de la plaine et du vallon, et

bientôt apparut sur la Saskatchewan une mince lame de cristal, C'était l'hiver.

La garnison du fort LaJonquière ne redoutait pas les rigueurs de cette saison. Elle avait des vivres en abondance, du combustible, et d'épaisses fourrures, dans l'enceinte fortifiée, pour envisager sans sourciller les intempéries, les tempêtes et le froid qui ne manqueraient pas de sévir, de décembre à mars.

Pour dégourdir ses hommes, Joseph leur avait ordonné l'exercice militaire chaque matin et chaque après-dîner.

Le Renard et l'Ecureuil confectionnaient des raquettes pour eux et pour leurs maîtres.

M. de la Vérendrye, s'entretenant un jour avec Pierre au sujet de la Pipe et du trésor que cette montagne recélait en son sein, avait convenu que le temps le plus propice pour l'aller quérir, serait quand la nature reposerait endormie sous son immense drap blanc. Le trajet ne présenterait pas autant de difficulté en raquettes, et la masse aurifère serait transportée très-aisément sur un traîneau sauvage : la " toboggannne."

Quelques jours après l'échange des prisonniers, Pierre avait songé à trouver une femme de chambre à l'Espagnole. De l'Ecureuil, à qui il s'en était ouvert, il avait appris qu'au ouigouam de Patte-d'Ours, le jeune homme avait une sœur, à peu près de l'âge de la senorita.

Patte-d'Ours était rusé. Le choix de Joseph, en prenant ses deux fils, lui avait plu. Il s'était dit que ses enfants apprendraient beaucoup de choses utiles chez les blancs, et acquerraient par là, une grande supériorité sur leurs camarades.

Il ne doutait pas qu'il en serait de même pour sa fille. Et puis, les Français étaient généreux : elle recevrait des cadeaux, tout comme ses frères.

Toutes ces choses se présentèrent rapidement à son esprit, quand il reçut le message de Pierre, et sa décision fut tout de suite arrêtée. Mais il ne se pressa pas pour cela. Ce n'est pas dans le caractère du sauvage de conclure une affaire lestement ; il y apporte plus de cérémonie, plus de solennité, souvent pour la forme, afin d'en imposer à celui avec qui il négocie.

Dona Maria fut très touchée de cette délicatesse de M. de Noyelles, et ses magnifiques yeux noirs reflétèrent ses sentiments ; ce qui fit un plaisir bien doux à ce bon garçon.

La jolie brunette avait voué une reconnaissance éternelle à ses sauveurs, et comme elle l'avait dit, dans ses prières quotidiennes, elle priait le Tout-Puissant d'éloigner d'eux tout danger, et de protéger spécialement MM. de la Vérendrye et de Noyelles.

Les enfants de la noble Ibérie vivent sous un soleil ardent, qui fait couler dans leurs veines un sang plus chaud que sous une zone tempérée. Se laissant emporter par le sentiment, bon ou mauvais, qui l'anime, l'Espagnol saura tout faire, rien ne l'effraiera pour atteindre son but.

Dona Maria, à mesure qu'elle connaissait mieux les officiers canadiens, pouvait mieux apprécier leur beau caractère.

Subissant la loi des contrastes, et à son insu, la belle enfant trouvait le blond lieutenant de Joseph plus aimable que celui-ci.

Son esprit ouvert, enjoué, avait fait impression sur son cœur.

Cupidon—qu'on ne s'étonne pas de le voir ici : il est partout ; s'il ne remplit pas le ciel, il remplit la terre—a donné aux senoritas de l'Espagne, pour lui offrir des victimes, une jolie main, un éventail, et de grands yeux noirs d'un charme infini.

Dona Maria n'avait pas d'éventail,—mais en eût-elle possédé que à cause de la saison hivernale, cet objet n'eût pu convenablement lui servir. Toutefois, elle pouvait bien s'en passer ; le jeu de ses yeux, de cette nuance qu'aimait Pierre, lui suffirait amplement pour l'accomplissement d'un dessein qui venait de naître dans sa tête de jeune fille. Elle avait d'abord repoussé cette idée, ne voulant pas y songer trop longtemps de crainte d'y succomber ; mais un jour, après une conversation avec Pierre, ayant finement manœuvré, elle avait cru discerner ce qu'elle désirait connaître.

Et en tremblant, elle s'avoua que, si elle pouvait gagner l'amour de Pierre, ce serait pour elle le plus grand bonheur sur terre.

Et Pierre ?

Oh ! il subissait le charme de cette gracieuse fille d'Eve. Lui qui avait vécu depuis près de deux ans loin de Montréal ; loin de ses gaietés, de ses belles fêtes et de ses jolies filles, avait trouvé avec plaisir qu'à la beauté, Dona Maria joignait des qualités sérieuses, et de l'esprit.

Naturellement, sous les cruelles circonstances qui avaient changé et bouleversé son existence, et durant sa captivité, l'Espagnole n'avait pu supporter les dures épreuves qui l'avaient assaillie sans en montrer des traces sur son visage, et sans avoir intérieurement l'âme endolorie.

Se sachant hors des mains des Yhatchéilinis, et faisant un retour sur les quelques derniers mois, témoins de ses malheurs, elle pleura amèrement, s'abîma dans la tristesse de l'être qui n'a plus ni parents ni amis ; puis, ses larmes furent moins abondantes, et elle examina ce qui se passait autour d'elle, machinalement d'abord, avec intérêt ensuite, et enfin avec plus d'attention.

Elle renaissait à la vie.

C'est alors qu'elle remarqua plus particulièrement M. de Noyelles.

Joseph s'était aperçu d'un faible changement dans les manières de son intime. Le nom de Dona Maria revenait souvent dans leurs conversations, et qui l'y amenait ? toujours Pierre.

Un jour, ce dernier fut tout interloqué quand Joseph lui demanda malicieusement laquelle de l'Espagnole ou de la Canadienne, Mademoiselle de la Périère, avait le plus doux regard ? Et le soir lorsqu'il fut seul, repassant dans sa mémoire les incidents de la journée, Pierre se dit :

—Serais-je amoureux de la senorita ?

Longtemps dans son lit, il rêva, les yeux ouverts, jusqu'à ce que le sommeil vînt clore ses paupières.

Le jour suivant, en rencontrant Joseph :

—Sais-tu, dit-il, que nous devrions aller chercher notre or à la Pipe ? Et, si tu veux me le permettre, j'irai, moi, quérir cette fortune qui sera mieux ici que là-bas.

—C'est bon ! je vais te donner nos deux Yhatchéilinis pour t'y conduire. Quand partiras-tu ? demain ?

—La journée vient de naître, pourquoi ne partirais-je pas immédiatement ?

—Oui, mais il faut te préparer ?

—Oh ! du tout ! Nous n'aurons pas grand chose à prendre.

Le Renard et l'Ecureuil ne mirent pas une demi-heure à s'apprêter. Les trois voyageurs, munis de raquettes pour marcher sur la neige et remorquant deux toboggánes, sortirent du fort, descendirent vers la rivière et, gagnant l'Est, suivirent la rive Nord afin de n'être pas vus des Yhatchéilinis. Ils allaient d'une allure rapide et ne tardèrent pas à mettre une bonne distance entre eux et la bourgade.

Le soir, ils firent une halte.

Ils se creusèrent un trou dans la neige, arrangèrent leurs toboggánes pour se garantir du vent glacial qui soufflait, et se roulèrent dans les couvertures de laine qu'ils avaient emportées et, pendant que deux dormaient, le troisième veillait pour la sécurité commune.

Au jour naissant, les trois hommes se remettaient en route pour la grotte de la montagne à la Pipe, où ils arrivaient dans la matinée.

Rien n'indiquait que des pieds étrangers eussent pénétré dans cette retraite. Après avoir fait un feu et s'être bien réchauffé, Pierre, guidé par l'Ecureuil, alla voir la masse d'or extraite de la cachette, entre la source et la grotte. Quand il sortit du long tuyau, ou boyau, qui conduisait à la seconde chambre—la chambre du trésor—il remarqua un jet de lumière qui tombait en plein sur l'énorme pépite. Il suivit du regard ce rayon, et remarqua qu'il provenait d'une fissure dans le mur de la grotte. Il y appliqua l'œil droit et vit que, si cette ouverture pouvait être agrandie, il s'épargnerait la tâche de reporter l'or dans la première caverne.

La fissure donnait sur un ravin ou "coulée" circulaire dans le manche de la Pipe. Aussi loin de la coulée que la vue s'étendait, une nappe dont aucun arbre ne maculait la blancheur, se déroulait, immense, et se confondait à l'horizon avec la voûte céleste.

Dans la coulée croissaient des pins et des sapins.

—Nous partirons demain, dit Pierre à son compagnon, et si cela est praticable nous agrandirons cette fente et nous sortirons par là

Ils rebroussèrent chemin.

En arrivant à la première grotte, il trouvèrent le Renard bien excité.

Il était sorti, raconta-t-il, pour ramasser quelques brassées de bois aux alentours ; et au moment où il se disposait à rentrer, une balle avait sifflé à son oreille et s'était aplatie sur le calcaire à côté de lui. Se retournant promptement il avait cru apercevoir quelques sauvages se dissimulant derrière des arbres.

Cette attaque venait précisément de s'accomplir.

XV

BROSSARD ENCORE EN SCÈNE

Joseph, Dona Maria, et la garnison du fort LaJonquière avaient vu s'évanouir à l'horizon les silhouettes des trois *raquetteurs ;* avant de rentrer à leurs quartiers, ils embrassèrent du regard l'immense étendue de pays qui se déroulait aux quatre points cardinaux.

—Mais voyez donc, senor, dit tout-à-coup Dona Maria, indiquant le sud de sa main mignonne ; ne dirait-on pas qu'il y a là-bas des êtres humains en mouvement ?

Aussitôt tous les yeux se braquèrent dans la direction indiquée. Il n'y avait pas à s'y tromper ; et avant une heure, Joseph saurait ce qu'étaient ces nouveaux personnages ; car ils avaient l'air de diriger leurs pas vers le fort.

—Pouvez-vous voir à quelle race ces gens appartiennent, senor ? Si c'était un parti de mes compatriotes en exploration ?....

—Il est impossible de distinguer cela maintenant, mais dans une demi-heure nous serons fixés.... En attendant, senorita, comme le froid est piquant, si vous entriez vous réchauffer ?.... Je vous avertirai dès que j'aurai reconnu ce monde que la première vous nous avez signalé.

Dona Maria obéit. Joseph demeura sur la plate-forme du fort se promenant de long en large pour se tenir chaud.

Enfin, tout passe ; et trente minutes plus tard, Joseph avait reconnu une forte troupe de sauvages Assinibouëls. Il se rendit auprès de la jeune fille pour le lui annoncer, puis revint au poste qu'il occupait. Tous ces peaux-rouges étaient chaussés de raquettes. Ils s'avançaient sans ordre, pêle-mêle ; quand ils arrivèrent sur la rive sud de la Saskatchewanne, ils s'arrêtèrent un moment pour se masser ; puis, obéissant à la voix d'un chef, ils descendirent la berge et traversèrent la rivière. Joseph essaya de les compter, quoique la tâche fut difficile. Approximativement, il estima leur nombre à deux cents guerriers. Chose qui le surprit et lui inspira une stricte vigilance, c'est que pas une femme ni un enfant n'accompagnaient ces moricauds.

C'était évidemment un parti de guerre qui se présentait, car ils étaient trop nombreux pour un parti de chasse.

Il les perdit de vue quand ils furent au bas de la rive Nord, la hauteur de la berge les lui cachant, et il commençait à s'étonner de ne point les voir apparaître au sommet lorsqu'il aperçut à cinq cents mètres à droite, sur la rivière, une dizaine d'indiens s'éloignant au pas de course, la tête penchée, suivant une piste : celle de Pierre et des deux Yhatchéilinis.

Puis, apparurent, gravissant la berge escarpée, les sauvages qui vinrent jusque sous les murs du fort.

Leurs chefs demandèrent à entrer, ce que Joseph leur refusa.

—Je recevrai trois de vous, seulement, mais à condition que les

guerriers Assiniibouëls s'éloignent à quelque distance. Je me rappelle la tentative de vos frères, l'an dernier, où ils ont voulu abuser de la bonté des blancs et s'emparer d'eux et de leur grande cabane.

Les sauvages jurèrent qu'ils n'étaient pas ceux qui avaient médité la perte des Français et le prièrent de les écouter. Ils se retirèrent vers le village des Yhatchéilinis, avec lesquels ils fraternisèrent.

Durant ce temps-là, trois chefs Assinibouëls étaient reçus au fort. Ils firent de longues harangues qui tendaient à obtenir la grâce de leurs frères.

Joseph leur répondit qu'il n'était point en état de la leur accorder, qu'ils avaient monsieur le général pour père, que celui-ci l'avait envoyé à eux ; qu'il rendrait compte à monsieur le général, et que ce dernier verrait ce qu'il aurait à faire, mais qu'ils pouvaient, néanmoins, être assurés que, bien loin de leur faire subir la peine qu'ils méritaient, il porterait, au contraire, leur père Ononthio à leur pardonner, persuadé de la sincérité de leur repentir.

Sur ce, apparemment satisfaits des paroles de Joseph, les Assinibouëls retournèrent rejoindre leurs guerriers.

Mais Joseph ne se départit pas de sa vigilance, et bien lui en prit.

Les Assinibouëls et les Yhatchéilinis se donnèrent réciproquement le calumet de la paix. Pendant cinq jours, ils se régalèrent entre eux, après quoi les premiers, se voyant beaucoup plus nombreux que les derniers, firent main basse sur eux et massacrèrent tout, hors quelques femmes et enfants qu'ils emmenèrent prisonniers.

Joseph fut témoin involontaire et impuissant de cette scène sanguinaire.

Il ne pouvait risquer sept hommes contre deux cents sauvages. Il leur envoya des coups de fusils, qui causèrent quelque dommage aux assaillants, mais ceux-ci ne tardèrent pas à décamper, dirigeant leurs pas vers le sud-ouest.

Qu'étaient devenus Pierre, le Renard et l'Ecureuil ?

Reprenons notre récit au moment où, vivement ému, le Renard racontait à Pierre qu'une balle avait sifflé à quelques pouces de sa tête et s'était écrasée sur le roc, à côté de lui.

Le soleil inclinait alors au couchant.

—Les abords de notre grotte seront bien surveillés cette nuit, dit Pierre ; une sortie par là serait dangereuse, mais, à l'autre grotte, le même péril n'est pas à redouter. L'Ecureuil viendra avec moi pendant que son frère veillera.

Les trois hommes avaient roulé de grosses roches à l'entrée de la première caverne, la fermant ainsi presque hermétiquement. Il n'y avait pas à craindre que l'inconnu du dehors pût les renverser et s'introduire dans l'intérieur de leur retraite.

Et Pierre, sans plus tarder, se rendit à la chambre du trésor.

Là, il expliqua au jeune Yhatchéilini ce qu'il attendait de lui.

Armés chacun d'une hachette et d'un levier de bois ils agrandirent l'ouverture qu'avait remarquée Pierre.

Une demi-heure suffit à ce travail, et les deux hommes se glissèrent dehors. Ils se trouvaient au fond de la coulée.

Au firmament pas une étoile ne brillait ; mais la neige permettait, grâce à sa blancheur éclatante, de relever ça et là, à leur silhouette sombre, les arbres autour d'eux.

Ils se mirent à l'œuvre et abattirent plusieurs jeunes pins. Cela fait, ils retournèrent auprès du Renard lequel rapporta que rien d'insolite n'était survenu durant leur absence.

Tandis que l'un d'eux montait la garde, les autres reposaient. Et ce, à tour de rôle, jusqu'au matin.

Le déjeuner fut frugal, comme on ne pouvait prévoir la durée de leur séjour en ce lieu, il devenait impérieux de ménager les vivres apportés du fort.

Après le repas, Pierre retourna à la seconde caverne qu'il avait baptisée en riant : " la chambre du trésor." Cette fois le Renard le suivait, l'Ecureuil restait en faction.

Le soir les deux hommes rentrèrent dans la première grotte, très fatigués, ayant travaillé durement tout le jour.

—Demain, j'aurai fini, dit Pierre à ses compagnons, et si le sort nous est favorable, nous montrerons les talons aux gaillards qui en veulent à notre peau.

Les meilleurs calculs sont parfois déjoués.

M. de Noyelles croyait finir son ouvrage au milieu du jour, comme il l'exprimait la veille, mais ce ne fut que très tard l'après-midi qu'il considéra enfin comme terminé ce qui l'avait tant occupé.

Au souper, lorsque les trois hommes étaient réunis, un coup de feu tiré entre les roches qui bouchaient l'entrée de la caverne, les fit sursauter. Ils étaient heureusement hors d'atteinte, mais ils eurent encore là un signe manifeste des intentions que nourrissaient à leur égard ceux qui les assiégeaient.

Le lendemain, les effets apportés sur les traîneaux furent portés à la chambre du trésor.

Quoique M. de Noyelles fut prêt à partir, il ne jugea pas le moment favorable et crut devoir attendre encore.

—Mais il faudra partir demain, se disait-il en reprenant le chemin de la grotte dont l'entrée regardait les Jumelles. Nos provisions de bouche sont épuisées ; à peine avons-nous de quoi nous mettre sous la dent pour deux autres repas. Et puis, nos amis de La-Jonquière, vont s'inquiéter de notre longue absence !.... Oui.... il faudrait partir demain !....

Les deux Yhatchéilinis et leur maître prenaient leur repas dans le couloir qui dominait la grotte ne voulant plus s'exposer au danger du soir précédent.

Tout à coup, le Renard renifla fortement et, s'approchant de Pierre :

—Chef blanc, le Renard vient de constater une nouvelle tentative du dehors pour nous faire périr. Ils veulent nous enfumer, ne sens-tu pas la fumée qui s'infiltre à travers les roches amoncelées à la porte de notre retraite ?

C'était vrai, et, devant la fumée qui se faisait plus épaisse et plus âcre, nos trois amis durent fuir. Mais le boyau qui reliait les deux

grottes était plutôt comme la cheminée d'une fournaise, et la fumée s'y engouffrait, forçant toujours à reculer les trois êtres qui l'habitaient. Elle les suivit jusqu'à la grotte contenant la pépite, mais là, elle monta en capricieuses spirales et s'échappa par quelques fissures de la voûte.

—Nous allons déjeuner dans ce lieu pour la dernière fois, dit Pierre, le matin, car nous partirons d'ici dans une demi-heure. Il revenait de la coulée, et son visage respirait la joie.

Le lecteur a probablement deviné quels étaient les ennemis des trois hommes enfermés dans le souterrain de la Pipe ?

Nous avons dit que les Assinibouëls en traversant la rivière en face du fort avaient détaché quelques uns des leurs sur la piste encore fraîche de Pierre.

Cette meute suivait Brossard, adopté par cette tribu de peaux-cuivrées. Le drôle s'était dit, en apercevant les traces des trois *raquetteurs*, que M. de la Vérendrye ou M. de Noyelles, voire les deux, avaient dû passer par là, se rendant à la fameuse cachette mentionnée dans les papiers de l'amulette.

Il n'avait pas tardé à se rapprocher et à reconnaître M. de Noyelles et ses aides.

Il les laissa continuer leur marche, voulant découvrir leur secret. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la grotte il se dit qu'enfin il les tenait !

C'est lui qui envoya deux balles, l'une au Renard, l'autre dans la porte, le soir, au moment du repas des hommes qu'il traquait ; et c'est lui encore qui fit un brasier immense à l'entrée de la grotte pour asphyxier ceux qu'il y savait enfermés.

Mais ses desseins ne devaient aboutir à rien.

Un matin, le cinquième depuis qu'il poursuivait Pierre, il vit à l'est un panache de vapeur épaisse balayé par la brise très fraîche qui soufflait de l'ouest. Ne comprenant pas exactement ce que cela signifiait, mais ayant un vague pressentiment que la grotte recélait une issue autre que l'entrée surveillée par ses Assinibouëls, et que la fumée avait suivi cette voie, il voulut s'assurer du fait par lui-même.

Il rassembla quelques hommes et s'élança vers l'endroit d'où la fumée sortait encore, à l'autre bout de la Pipe.

Comme il s'arrêtait à la petite sapinière décrite sur la seconde carte de l'amulette, il aperçut une chose étrange qu'il reconnut bientôt.

Poussant un cri de rage, il redoubla de vitesse, mais il était écrit qu'il serait en retard.

Un grand traîneau, muni de trois patins, deux à l'avant et le dernier en arrière, formant gouvernail, venait de sortir de la coulée, tiré par Pierre et ses aides.

Ce traîneau singulier avait un mât dont la voile—une voile carrée—était composée des couvertures de laine apportées par monsieur de Noyelles pour se garantir du froid, le soir.

Cette voile mesurait dix pieds de large par douze de hauteur.

Aussitôt hors de le coulée, les trois hommes prirent place sur le traîneau, Pierre à la barre et le Renard et son frère sur le gaillard d'avant, c'est-à-dire chacun sur un patin.

En entendant le cri de Brossard, les gens du voilier à patin tournèrent la tête et reconnurent le misérable qui voulait leur vie et leur or.

La voile s'enfla, et le traîneau s'ébranla.

Brossard et ses hommes arrivaient.

—Dieu nous soit en aide ! murmura de Noyelles.

Et il fit le signe de la croix.

Mais le vent augmenta et Pierre eut la satisfaction de voir son travail couronné de succès ; le traîneau, maintenant bien enlevé, glissait sur la surface durcie de la neige, comme un oiseau qui rase la cime des vagues.

Chaque instant voyait sa vitesse s'accroître jusqu'à son plus haut degré.

Les deux Yhatchéilinis se tenaient solidement cramponnés à leur poste, probablement un peu effrayés de cette allure rapide qu'ils n'avaient jamais éprouvée auparavant.

Pierre calme et souriant gouvernait bien.

Ils étaient sauvés !

Il va sans dire que l'or qu'ils allaient chercher n'avait pas été abandonné à la Pipe.

XVI

MADEMOISELLE D'AMPURIAS

Le retour de Pierre au fort, dans son étrange traîneau, avait fait sensation parmi la garnison, et fourni matière à maints contes de la part des vieux braves qui formaient l'effectif de Joseph.

Le Renard et l'Ecureuil apprirent avec une vive douleur le massacre de leurs parents et amis. Leur sœur qui servait Mlle d'Ampurias avait aussi échappé au drame sanglant Les deux frères aimaient beaucoup les visages-pâles et demandèrent l'autorisation de toujours demeurer avec eux ; Joseph la leur accorda volontiers.

L'hiver déjà avancé à cette époque—l'on était au mois de février—s'écoula sans que d'autres sauvages se montrassent de loin ou de près aux hôtes du poste français.

Le printemps renaissait, et Joseph songea à revoir M. de Niverville.

Il mit ses embarcations d'écorce de bouleau en bon état, prépara tout pour son départ, et, dès qu'il jugea la rivière navigable, il embarqua.

La rivière, grossie par les eaux du printemps, coulait plus rapide, et les voyageurs éprouvèrent moins de fatigues pour le retour qu'à leur venue en 1751. Leurs canots filaient comme des flèches sur le cours d'eau.

Un jour, de Noyelles disait à son ami :

—Si nous posions un mât et une corde à chaque esquif, ne pourrions-nous pas accélérer sensiblement notre vitesse ?

La proposition fut mise en pratique et, en effet, donna une allure plus grande aux légères barques.

Les voyageurs n'atterrissaient que le soir, pour prendre un peu de repos.

Pierre et Joseph avaient bien hâte d'arriver à bon port, pour deux raisons : Ils avaient à bord une charge précieuse en la personne de la belle Espagnole, et de la richesse extraite du flanc de la montagne la Pipe.

Pour rompre la monotonie de la route et créer une diversion dans leurs entretiens, dona Maria décida de faire, à Joseph et à Pierre, le récit des terribles épreuves qu'elle avait traversées.

Ce fut d'une voix émue qu'elle commença, une après-midi de mai, l'histoire que nous allons esquisser.

" Mon père, dit-elle, avait nom le vicomte d'Ampurias et possédait le château et les terres dépendant de ce titre. Ce domaine est situé au nord-est de l'Espagne, près de la frontière française.

" Nous demeurions à une lieue et demie du rivage de la mer ; c'est ce qui explique peut-être l'amour que mon père avait depuis son enfance pour la vie de marin.

" Jeune homme, il entrait dans la marine royale. C'était réellement la vie qui lui convenait, s'il faut en juger par les promotions brillantes qu'il reçut à la suite d'engagements, de batailles ou de combats navals.

" Or, un matin—mon père avait alors trente ans, je crois,—il revenait d'Iviza, en l'île du même nom, et croisait sur les côtes de la province d'Alicante, lorsqu'il vit à l'horizon une voile fuyant ; il la reconnut à l'aide de sa lunette pour un corsaire algérien. Ce gaillard lui semblait s'esquiver après avoir fait un mauvais coup et mon père entra aussitôt en chasse. Quoique le bandit arabe eût un fin voilier, la frégate *La Murcia*, commandée par le vicomte, marchait bien aussi et ne tarda pas à montrer sa supériorité sur l'ennemi, qui fut rejoint et forcé d'accepter le combat. La victoire, après une lutte opiniâtre, se décida en faveur des couleurs espagnoles.

En visitant la prise qu'il venait de faire, mon père eut le bonheur de rendre la liberté à plusieurs de ses compatriotes ; entr'autres, à la belle et riche senorita de Villajoyosa, faite captive, la nuit précédente, en son castel sur le bord de la mer, à l'embouchure de la Seco, dans la province d'Alicante.

" Que vous dirai-je de plus, senors ?

" Le vicomte aima et épousa cette jeune personne qui devint ma mère.

" Mlle de Villajoyosa était orpheline et relevait de tutelle. Pour fêter sa majorité, elle avait convié à son château, les seigneurs et les belles Espagnoles des entours C'est sur ces entrefaites que les pirates redoutables d'Alger descendirent sur ce point du littoral. Ils n'eurent pas tout à fait beau jeu, quoiqu'ils dussent sortir vainqueurs de cette affaire. Nos gentilshommes s'apprêtant à s'amuser ne portaient à leurs côtés que des épées de parade, et furent obligés de plier sous le choc d'un ennemi supérieur en nombre. Les Arabes firent alors une riche moisson ; mais leur triomphe devait être éphémère.

" La frégate du roi, *La Murcia*, survint à temps pour les châtier.

" Sur les instances et les prières de ma mère, mon père se résigna à abandonner la marine.

" Ils vivaient à la cour, à Ampurias et à Villajoyosa, et ils menèrent une vie heureuse, très heureuse.

" Je fus l'unique fruit de cette union.

" Hélas ! cet Eden ne pouvait toujours être ! La mort enleva à mon père son épouse chérie, et à moi, une mère adorée. Quelques jours seulement suffirent à changer nos existences, de la joie au deuil. Nous habitions Ampurias en ce moment.

" Mon père durant de longs jours fut triste et sombre, puis enfin se décida brusquement à partir pour Madrid. Il me confia aux mains d'une femme bonne et dévouée, qui jadis avait demeuré du côté français des Pyrénées, près de Port-Vendres, mais qui suivit son fils, son seul enfant, quand celui-ci, séduit par les yeux noirs de la fille de l'un de nos tenanciers, vint demeurer chez nous."

Aux mots de *yeux noirs*, Pierre avait adressé un clin d'œil à son ami, qui sourit, comprenant l'allusion à leur entretien le soir du bal de M. de Longueuil.

La jeune fille saisit au vol et l'œillade et le sourire ; elle sourit elle-même, devinant quelque gouaillerie.

Pierre s'empressa d'expliquer :

—Senorita, dit-il, pardon de vous interrompre. Aux mots de : yeux noirs, que vous venez de prononcer, nous avons pensé mon ami et moi, à une discussion que nous eûmes au sujet des yeux bleus et des noirs, et je me disais que si votre compatriote eût eu des yeux bleus, son amoureux, probablement, n'aurait pas été assez sous le charme pour s'expatrier....

Ce qui signifie, senorita, dit Joseph malicieusement, que le jeune homme que voici est le vaillant champion des yeux noirs qu'il adore.

A ces paroles un vif incarnat colora les joues de l'aimable enfant ; mais ceci passa, comme ces nuages blancs, après la pluie, que chasse le vent et qui pour un moment s'interposent entre le soleil et la terre.

Elle leva les yeux ensuite vers les deux Français, et sans s'expliquer pourquoi, ou sans compter que leur action était un peu folle, tous trois partirent d'un franc éclat de rire, de ce bon rire frais de la jeunesse, et qui fait plaisir à entendre.

—Mon Dieu ! messieurs, dit l'Espagnole avec une grâce charmante, et secouant sa jolie tête pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire, je devrais vous gronder pour m'avoir fait rire dans un moment où mon récit prenait un ton triste, mais je veux bien vous pardonner si vous me promettez de ne plus recommencer !

En parlant ainsi, une boucle mutine, qu'en vain la main de Dona Maria voulait ramener sous sa coiffure, couvrait son front et la rendait plus séduisante encore, plus adorable.

C'est ce que pensa Pierre. La brune enfant continuait son récit :

" J'avais alors dépassé trois ans. Je restai jusqu'à l'âge de sept ans avec ma bonne. Au bout de ce temps, mon père, que je revoyais à des intervalles de plus en plus espacés, me plaça au couvent de la ville de Rosas. Chaque fois que je revoyais mon père, il me paraissait bien changé, maigri, fatigué, malade, et cela m'attristait beaucoup.

" Je voyais toujours arriver avec délice l'époque des vacances ; durant ce temps, que je passais au château d'Ampurias, chacun me gâtait ; j'étais choyée, caressée.

" Je venais d'atteindre ma quinzième année ; au retour des vacances, je retrouvai mon père à la demeure seigneuriale. Il revenait au foyer de ses ancêtres pour s'y fixer, étant rassasié de la vie de la cour.

" Il fut charmé des choses que j'avais apprises chez les bonnes religieuses de Rosas, il me le dit, ainsi que d'autres compliments très-flatteurs pour ma petite personne, et que je ne répèterai pas devant vous, sénors....

—Mais que nous devinons, dit Pierre, et que nous....

—Chut ! dit-elle, n'achevez pas, ou je croirai que vous ne parleriez, comme mon père, que pour me faire plaisir....

Pierre voulut protester mais Dona Maria s'empressa de continuer :

Un jour, mon père me dit : Mon enfant, je ne dois pas te cacher plus longtemps l'état de notre fortune. Après le décès de ta mère, abîmé de chagrin et de douleur, je n'ai pas été assez courageux pour demeurer à Ampurias ; la solitude me pesait ; il me fallait du bruit, de l'excitation, et je courus à Madrid où les distractions abondent.

" Je suppliai mon père de ne pas en dire d'avantage ; il m'était revenu, cela me suffisait. Nous vivrions tous deux désormais dans le castel d'Ampurias, heureux ; mais mon père m'arrêta me disant :—" Tu ne sais pas tout, chère enfant, et il faut que je parle. Dans cette vie étourdissante de la capitale, j'ai semé l'or à pleines mains ; j'ai parié des sommes considérables au jeu, et je reviens ici quasi ruiné. Ce toit même, qui nous abrite est hypothéqué, et il ne me reste qu'une ressource pour redorer mon blason....

" J'ai bien songé d'abord à un second mariage.... mais à moins de commettre une mésalliance, qui voudrait du viveur ruiné ?.... Cet aveu de mes fautes, ma chère fille, m'est pénible, mais je m'y force comme punition de mes faiblesses. L'autre ressource qui me reste est celle-ci : j'ai envie de réunir tout l'argent dont je puis disposer, m'acheter un bâtiment, me recruter un équipage parmi les gars de notre domaine d'Ampurias, et faire voile pour la côte Ouest de l'Amérique du Nord. Je trafiquerai, avec les indigènes, pour des pelleteteries, de l'argent et de l'or, s'il y en a.

" J'acquiesçai entièrement à son projet, et mon père s'empressa de le mettre à exécution. Nous partîmes : notre voyage dura plusieurs mois, mais enfin, nous atterrîmes sur une île, près de la côte américaine.

" M. d'Ampurias y construisit de vastes magasins pour recevoir les objets de son commerce avec les sauvages. Tout allait bien ; la fortune semblait vouloir nous sourire, quand un matin, des sauvages de la terre ferme nous firent des signaux. Il n'y avait rien d'anormal en cela, tous nos rapports avec les peaux-rouges, lorsqu'ils voulaient communiquer avec nous, préludaient ainsi.

" Il s'agissait d'échanges avec un parti de Sioux.

" Ces sauvages s'avisèrent de s'emparer de nos biens et de tuer notre monde. Ils massacrèrent d'abord ceux qui avaient répondu à leur appel, puis, traversant l'espace qui les séparait de nous, ils nous

XVIII

UN TRISTE ÉVÈNEMENT

Joseph se demandait avec angoisse quelle chance ses deux canots auraient de passer inaperçus devant le village des Kinongé-Ouilinis, coquettement disposé au bord de l'eau.

Ah ! s'il n'avait pas à protéger Dona Maria ! s'il n'avait pas aussi à rendre à bon port le trésor de la montagne de Roche, il ne craindrait pas une escarmouche, voir un combat avec les sauvages !

Pour plus de sûreté, il attacha les deux embarcations ensemble, présentant de la sorte un objectif moins grand aux balles ou aux traits de l'ennemi, si l'attaque avait lieu.

Puis, de la Vérendrye déployant sa voile à la brise, et donnant l'ordre à ses hommes de nager vigoureusement, s'avança rapidement et bravement vers le point dangereux.

Il n'y avait alors au village indien que de vieilles femmes, des enfants, et de vieux guerriers invalides, qui poussèrent une grande attaquèrent et se rendirent maître de notre établissement. Je vis mon père tué presque sous mes yeux. Je le vengeai. D'un coup de fusil déchargé à bout portant, j'étendis raide mort à mes pieds l'auteur de la mort de mon père. Mais je ne pu faire davantage. On me saisit et l'on me garotta. Le soir, j'assistai, de la terre ferme, à l'incendie qui consuma nos biens, les cadavres de mon père et de ses hommes.

" Le reste vous est connu, senors...."

Et elle se mit à pleurer.

La vue de cette jeune fille en larmes bouleversa profondément ces deux hommes, dont l'un surtout avait vu bien des chagrins, compté bien des douleurs.

Ils essayèrent de la consoler, mais ne savaient comment s'y prendre, et à la fin, leurs paroles, un peu gauches, embarrassées, amenèrent sur les lèvres de Dona Maria un faible sourire.

Enfin, elle sut redevenir maîtresse d'elle-même.

—Senors, mille pardons ! dit-elle, je n'aurais pas dû vous faire ce récit et vous causer un tel émoi avec mes larmes, mais c'est fini.

C'est ainsi que Joseph et Pierre connurent l'histoire de l'Espagnole.

Bientôt on arriva au pays où, l'année précédente, les Français étaient tombés au pouvoir des Kinongé Ouilinis, grâce au narcotique de Brossard.

clameur en voyant passer les blancs. Le rivage était veuf des embarcations des Kinongé-Ouilinis. Joseph pensa que ces sauvages les avaien cachées dans leur bourgade et qu'ils étaient en excursion dans les terre. Joseph se félicitait intérieurement de cette bonne fortune.

A cet endroit du pays, un amas de montagnes existe, connu sous

le vocable de : monts Vermillon. La rivière est moins large là, et ses eaux coulent plus vite entre les rives resserrées. Pas n'était besoin de continuer à se servir de la voile, ni de ployer aussi vigoureusement les avirons. Joseph ordonna donc un relâchement ; d'ailleurs, le danger était moins imminent, pensait-il, depuis que l'on avait dépassé le lieu habité par les Kinongé-Ouilinis.

Ceci s'était fait le matin.

Vers la soirée, une désagréable surprise attendait les Français au détour d'un coude de la rivière ; ils faillirent tomber au milieu d'une flottille, montée justement par ceux-là mêmes, dont ils croyaient avoir eu la chance d'éviter le contact.

Les sauvages furent aussi surpris que les blancs, mais Joseph, le premier recouvra sa présence d'esprit, et ordonna immédiatement un mouvement de recul.

Les Kinongé-Ouilinis revenaient de leur stupéfaction. Quelques-uns reconnurent dans les visages pâles les prisonniers qui s'étaient échappés de leurs mains un an auparavant. Il n'en fallait pas davantage pour stimuler leur férocité. Ils se croyaient sûrs de leur proie, et avaient des cris de joie à l'idée que les blancs retombaient en leur pouvoir.

Les barques indiennes se rapprochèrent de celles des Français.

La manœuvre exécutée au commandement de Joseph avait pour effet de le maintenir le dos au soleil, et au contraire plaçait les peaux-rouges dans une position telle que, lorsque ceux-ci tireraient, les rayons frappant leurs yeux nuiraient à l'efficacité de leurs coups.

Ce plan n'était pas neuf, mais n'en était pas moins bon pour cela. Il avait été employé avec succès dans une rencontre que fit M. Du Lhut sur le lac Saint-Louis, avec une bande d'Iroquois.

Joseph avait divisé ses soldats en deux peletons. Cinq devaient tirer, puis Pierre, lui, et deux soldats, formaient la seconde division.

Pierre demanda à Dona Maria de se coucher dans le canot, afin de ne pas servir de point de mire aux sauvages, mais elle refusa bravement de se prêter à ce désir, et supplia Joseph de lui donner une arme, un fusil, pour venger son père assassiné par des visages-cuivrés comme ceux qu'elle voyait actuellement. Il y avait un fusil de surplus : elle le prit et voulut faire partie de la seconde escouade.

—Ne perdez pas votre poudre, recommanda Joseph ; visez juste, autant que possible, et que chaque coup soit mortel ou fatal à l'ennemi.

Et les dix fusils des Français avaient une précision remarquable.

Les Kinongé-Ouilinis, étonnés de cette défense si bien soutenue, furent finalement obligés de plier et à prendre la fuite.

Pas un blanc n'était blessé, quand de la Vérendrye songea à s'éloigner aussi promptement que possible de cet endroit, qui devenait bien dangereux maintenant. Les sauvages, ayant gagné terre, pouvaient, protégés par les arbres, leur décocher avec impunité des coups mortels. Ce fut ce qui arriva, et un cri parti tout-à-coup de l'un des canots annonça qu'une balle ennemie avait frappé. A leur grande horreur à tous, c'était la jeune fille qui succombait. Le projectile l'atteignait au cœur : elle expira presque aussitôt.

Pierre, perdant la tête, voulait faire débarquer et courir sus à l'ennemi pour l'exterminer, mais Joseph savait bien qu'avant d'aborder au rivage ils seraient presque tous frappés par les balles des Kinongé-Ouilinis.

La douleur dans l'âme, les Français s'éloignèrent de la scène du combat, où l'infortunée Espagnole avait trouvé la mort.

Le lendemain, dans une fosse creusée sur la rive nord de la Saskatchewan, les restes mortels de Dona Maria étaient déposés.

Le trou comblé, et après avoir fait une dernière prière pour elle, les soldats et leurs officiers remontèrent tristement dans leurs embarcations et continuèrent leur route.

De ce moment Pierre perdit son humeur joyeuse qui avait jusqu'alors égayé la monotonie du voyage.

Aimait-il la jeune fille ?....

Peut-être !

Ils arrivèrent enfin au Paskoyac, où les attendait le chevalier de Niverville.

Le retour à Ville-Marie, en passant par le fort Maurepas au sud du lac Ouinipik, la rivière Rouge, en un mot retraçant l'itinéraire déjà suivi, se fit sans incident intéressant et toutes les personnes de de l'expédition dirigée par M. de Saint-Pierre revirent Montréal en l'automne de 1752.

ÉPILOGUE

Le lecteur, sans doute, aimera savoir ce qu'il advint des principaux personnages de cette nouvelle historique.

Voici tout ce que je puis lui dire.

M. de Saint-Pierre, le 2 novembre 1752, fut envoyé par M. Du Quesne, gouverneur-général, pour remplacer Marin qui se mourait, et prendre le commandement de la Belle-Rivière (Ohio). Il périt à l'attaque du camp du général Johnson au fort Lydino, en 1755. Il commandait les sauvages, sous les ordres du baron de Dieskau.

M. le chevalier de Niverville se distingua dans plusieurs incursions faites dans la Nouvelle-Angleterre, et au siège de Québec en 1759.

Joseph et Pierre imitèrent son exemple. C'était l'époque où une lutte gigantesque allait s'engager entre quelques milliers de Français, de Canadiens, et un nombre cinq ou six fois supérieur d'Anglais.

Nos deux braves combattirent vaillamment, et se couvrirent de gloire.

Le cœur de Joseph de la Vérendrye avait gardé fidèlement le

souvenir de la jolie jeune personne qu'il avait connue au bal de M. de Longueuil, en 1749, et en 1755, il l'épousait à Ville-Marie (1).

J'ignore si le volage Pierre s'est fixé plus tard, et quels yeux noirs il a épousés. Je sais seulement qu'après la cession du pays, il passa en France avec son père, sa mère et ses frères.

Quand les deux amis eurent partagé l'or apporté des Montagnes Rocheuses, chacun se trouvait possesseur d'une somme équivalent à environ cent mille livres.

—

(1) Tanguay. Dict. Généalogique.

Régis Roy.

FIN

74

TABLE DES CHAPITRES.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Litterature, Sciences, Beaux-Arts, Etc., Etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ, dont le but est de mettre l'univers entier et le Canada en relations plus intimes, au point de vue surtout des lettres, des sciences et des arts ; de faire connaître ce qu'il y a de beau, de bon, de sain et d'utile dans tous les pays, forme SEIZE PAGES de texte et d'illustrations.

Par son amour du vrai et du juste, il a déjà acquis une popularité bien méritée au Canada et ailleurs. Ses feuilletons sont des meilleurs romanciers contemporains et magnifiquement illustrés.

PRIMES

Le tirage des numéros gagnants se fait tous les mois à Montréal, et les primes sont payées aux abonnés dans les trente jours qui suivent le tirage. Ainsi chaque exemplaire du *Monde Illustré* peut gagner tous les mois de $1.00 à $50.00.

PRIX D'ABONNEMENT :

UN AN....$3.00 SIX MOIS....$1.50 TROIS MOIS....$1.00

PAYABLE D'AVANCE.

BERTHIAUME & SABOURIN

42, Place Jacques - Cartier MONTREAL.